

PHILIPPE STEINMANN

LES REVES D'UN TYRAN

RECIT

PREFACE

Se promener dans les couloirs des Archives Nationales procure un plaisir que peu de personnes peuvent s'offrir. J'ai cette chance et souvent j'en profite sans hésiter. Que dire des surprises dans le département des manuscrits ? On y trouve de tout, depuis une simple lettre écrite par un poilu jusqu'à des pages arrachées à un antiphonaire...

Une fin d'après-midi, alors que je fouillais ici ou là, je pris un gros paquet de feuilles serrées entre deux vieux cartons. Des ficelles maintenaient le tout.

Sur une table réservée aux lecteurs j'ai dénoué les ficelles et la première page me révéla beaucoup :

LEOCLES GRAECE SCRIPSIT

LATINA TRANSLATIO A FRATRE MARCO A.D.
MCCXCIII

La deuxième page me donna le début de ce récit dont le contenu situait l'action dans l'Athènes du VI^{ème} siècle avant J.C. Poursuivant ma lecture je me suis tout de suite persuadé qu'une traduction française s'imposait. Je ne pouvais pas laisser dans l'ombre une œuvre qui permettrait non seulement à moi mais à bien des lecteurs de connaître celui que l'on classe parmi les tyrans de l'ancienne Grèce : Pisistrate.

L'Histoire n'en dit que ce qu'en rapporte Aristote dans ses « Constitutions », autrement dit peu de choses. Mais heureusement grâce à ce Léoclès, aujourd'hui nous en savons bien plus.

I

C'est à mon âge avancé que je me décide à dire quelle fut la vie de mon plus grand ami : Pisistrate. Je devrais dire le plus grand copain rencontré parmi tant d'Athéniens. Car tous deux nous y sommes nés mais dans une période qui ne mesurait pas encore un avenir aussi brillant que celui dont rêvaient tous les jeunes et dont Pisistrate fut le principal auteur. J'ai eu la chance de le côtoyer pendant 73 ans... ce qui n'est pas peu !

Avant tout, je veux peindre cette belle cité que lui-même et ses amis ont transformée en une capitale mondiale de l'art, de la littérature et des sciences.

Comme toutes les villes, Athènes ne fut en ses débuts qu'un ensemble de petits hameaux dirigés par des chefs de clans. Les anciens arrivaient en émigrés depuis ces espaces qu'ils appelaient l'Asie. Leurs ancêtres avaient occupé des territoires dont un chef se nommait Ion, fondateur de l'Ionie, vaste territoire situé sur la côte orientale de la Méditerranée. Ils s'étaient d'abord installés sur les nombreuses îles de cette région.

A l'imitation des Phéniciens, ils explorèrent la haute mer. Certains d'entre eux s'arrêtèrent dans une anse abritée plus tard appelée Le Pirée. Remontant dans les terres ils prirent possession d'un énorme rocher qui pouvait leur permettre de se réfugier en cas d'attaque extérieure. Ils y édifièrent leurs premiers cabanons et donnèrent à cet ensemble le nom de « Hauteville », la future « Acropole ». Et comme l'Acropole devenait insuffisante en surface, beaucoup de jeunes générations construisirent leurs habitations dans la plaine proche : l'Attique.

Cette population avait une déesse protectrice Athéna, soit l'« Immortelle », celle qui protège de la mort : « thanatos », mais aussi déesse de la guerre, fille de Zeus, dieu du jour tout puissant. Ce père avait donné à sa fille l'« égide », soit la peau de cette chèvre extraordinaire qui l'avait nourri dans son enfance sur les pentes du mont Ida en Crète : la chèvre « Amalthée ».

Ainsi cette déesse terrible régnait sur l'Acropole, puis dans tous ces hameaux qui l'entouraient. Chacun de ces hameaux, de plus en plus rassemblés autour de l'Acropole, garda le même nom d'Athéna, d'où ce commencement de grande ville prit le nom de « Les Athéna », autrement dit « Athènes », nom au pluriel qui traduisait l'unité religieuse de cette population ionienne d'origine.

Un des premiers chefs de clan réussit l'unification de la ville : Egée. Ce nom étrange signifie « Fils de la chèvre ». On voit le rapport avec l'« égide » d'Athéna !

Or Athènes fut trop longtemps sous la coupe des Crétois qui naviguaient dans les parages de l'Attique. Ces maîtres avaient imposé aux Athéniens de livrer chaque année sept garçons et sept filles qui devaient servir de pâture au Minotaure enfermé dans le Labyrinthe, en réalité à titre d'esclaves.

Un jour il arriva que Thésée, fils d'Egée, fut tiré au sort pour faire partie de ces jeunes Athéniens en partance pour la Crète.

- Père, dit-il à Egée, je tuerai ce monstre et reviendrai vainqueur chez nous. Sur mon bateau flottera une voile blanche. Une noire si j'échoue. Mais je reviendrai à la maison, quoi qu'il arrive !

La légende rapporte que Thésée tua le Minotaure, mais que fou d'amour pour la jeune Phèdre, fille de Minos, roi de Crète, il oublia la voile blanche. Voyant que son fils revenait sous une voile noire, désespéré par l'échec apparent de Thésée, le vieux père se jeta dans la mer qui porte désormais son nom.

Malgré cette première tragédie de l'histoire grecque, Thésée passe pour avoir délivré Athènes de la domination crétoise et avoir été un grand roi.

Ainsi la première Athènes naissait, s'unifiait, prenait de la puissance, écrivait des lois, créait des tribunaux, une première armée, une flotte, participait à la création des Jeux Olympiques, se donnait des stratèges et des Archontes, autrement dit des « commandants ».

Longtemps après Thésée régna la famille dite des Alcmonides, mais, très contestés, leurs chefs furent chassés au temps de Dracon qui établit des lois fort sévères contre les profiteurs et les délinquants. Quelques Alcmonides restèrent cependant dans Athènes et c'est parmi eux que naquirent Solon et Hippocrate, ce dernier père de mon ami Pisistrate.

Athènes était alors devenue une vraie ville. Les très anciens hameaux des origines avaient disparu. Maintenant y serpentaient des rues étroites, des places offraient de quoi installer des marchés. On édifia des monuments dédiés aux héros du passé et aux divers dieux de la Grèce, à certains carrefours des « Hermès » ou des statues de « korès », jeunes filles censées représenter Athéna. Le Pirée était à son tour port de commerce et de guerre. La population s'était largement développée autant que les métiers. On y voyait des quartiers avec leurs artisans spécialisés, l'Acropole se couvrait de

temples dont celui d'Athéna à qui on avait dédié une grande statue, celle d'« Athéna-Promachos » soit « l'immortelle guerrière qui se tient au premier rang ».

C'est alors qu'Hippocrate et Mélissa eurent un troisième fils qui reçut le nom de Pisistrate. Un bébé solide, très bavard, d'une santé inespérée, car les nourrissons mouraient souvent à cette époque où l'absence d'hygiène faisait des ravages. Réunie, la famille fêta cette naissance dans la joie, les danses, les repas agités. Pisistrate raffolait du lait de sa mère qu'il réclamait à grand bruit. Très vite il sut marcher, jouer, gazouiller, et puis parler à n'en plus finir, fatiguant sa mère par des questions qui se multipliaient en « pourquoi ? » D'une curiosité infatigable, il remuait tout dans la maison, fouillant dans les coffres, couronnant ses genoux, s'échappant à la moindre occasion, léchant les babines du chien Argos, la bouche barbouillée, courant tout nu ici et là, souvent capricieux, désobéissant, jamais rassasié. J'en sais quelque chose !

Dès que sa mère l'avait couché, elle pouvait enfin respirer.

- Un caractère épouvantable, disait-elle. Quand il sera grand (puisse Athéna nous le protéger !), avec lui nous aurons du fil à retordre !

A quatre ans, il faisait des discours interminables, racontait ses rêves, ses exploits parmi les copains de la rue, donnait des leçons aux parents.

- Avocat ? demandait son père aux amis de la famille.

- En tout cas un orateur ! lui répondait-on. Mais c'est qu'il a des idées, ce gosse ! Pas facile de le faire taire.

Et Hippocrate conclut:

« Il va falloir le dresser ou je ne me connais pas en éducation. Je vais en parler à Solon. J'ai besoin de conseils. Avec un oncle

savant, peut-être sera-t-il plus sage. Pour l'instant, rien n'est perdu. Puisse Héraklès lui conserver la santé ! »

Tous les présents manifestèrent leur approbation et leurs meilleurs souhaits.

II

- Pisis! Viens ici tout de suite... Solon veut te voir.

Mais à six ans, l'obéissance n'est pas au programme d'un gamin de Colonne. Il n'en fait qu'à sa tête et les copains passent avant tout, même avant ce grand bonhomme tout barbu, aux grands yeux verts.

On commençait à beaucoup parler de lui dans Athènes.

Oui, je voyais souvent Solon venir chez Hippocrate. Il mesurait ses quatre coudées passées et impressionnait Pisis justement par cette taille. Il portait alors un chiton noir, une sorte de tunique sans manches qui lui venait un peu au-dessus des genoux. Large ceinturon de cuir à grosse boucle dorée et, comme il était presque chauve, sur sa tête il portait un pétase, grand chapeau de paille de forme conique avec jugulaire en cas de vent.

Je revois encore sa silhouette : Il marche avec la lenteur des hommes mûrs et d'expérience. Il est très athlétique. Tout citoyen athénien a longtemps fait du sport, des exercices militaires. Il lance le javelot très loin ! Pisis admire, se jure d'être à son tour un homme avec qui on ne plaisante pas

Les parents de Pisistrate le surnommaient Pisis pour faire court. Ils avaient élevé leur troisième garçon selon les règles de la bonne tenue, du respect qu'on doit aux anciens, de la révérence due à tous les dieux de leur terre. L'enfant avait une santé parfaite, jamais de ces fièvres qui couraient le pays à cause de la proximité de la mer, de tous ces animaux domestiques dont l'hygiène laissait forcément à désirer. Comme lui j'ai eu la chance d'avoir une santé de fer, d'être « son » ami.

Sa mère dut courir après lui pour lui confisquer la toupie. Il y jouait avec moi et les gamins de la rue. Il avait déjà une furieuse fougue pour fouetter cette tige de bois pointue surmontée d'une petite boule et par son habileté il arrivait à la faire tourner une demi-heure. Un vrai champion !

Or, Pisis n'avait pas que ce talent. Solon lui avait fait apprendre par cœur des petits poèmes d'Alcée, de Sappho, d'Alcmène, des passages amusants de l'Odyssée. Outre cela, il lui avait donné les premières notions de lecture. Il l'emmenait avec lui au cimetière du Céramique et lui faisait lire les inscriptions sur les stèles. Très souvent elles portaient les noms de célébrités qui avaient mérité de la patrie et Solon en profitait pour rehausser leur gloire. Autre occasion pour lui d'initier un enfant à l'histoire d'Athènes, à ses anciens rois, à ses institutions qui commençaient à sentir le dépassé. Mais à six ans a-t-on le désir de savoir tout ça ? N'a-t-on pas l'envie d'enregistrer cette science dans ce qu'on appelle couramment « profits et pertes » ? Eh bien justement non. Pisis écoutait avec une attention soutenue car il marquait un respect dont seule une éducation à l'ancienne avait pu l'imprégner. Allons plus loin : Pisis posait des questions, discutait, retenait. Car Solon avait ce talent de dire les choses de manière claire, poétique, persuasive. Il savait que son pays aurait bientôt besoin de changer les mœurs trop violentes, injustes, inadaptées.

En effet, dans notre enfance régnaient des habitudes insupportables pour la majeure partie de la population. Les terres n'appartenaient qu'à un petit nombre de gens fortunés. L'esclavage pour dettes et les contraintes par corps engendraient de ce fait une misère tenace. Les agriculteurs ne pouvaient garder qu'un dixième des récoltes. Dans ce domaine, Dracon n'avait rien changé. Les vieilles coutumes avaient force de lois.

Déjà Pisis avait remarqué combien de gens venaient chez ses parents demander une aumône, un report d'obligation, un peu de nourriture. Des enfants de notre âge ne mangeaient pas à leur faim. Par sympathie, lui et moi leur donnions un morceau de notre quatre heures. Bien peu, mais quelques figues, une poignée d'olives, des tranches de pain, un poisson séché.

- C'est bien, ce que tu fais là. Tes copains s'en souviendront, lui disait Solon.

Parfois même, Pisis n'avait plus rien à goûter. Tant pis ! Chez les enfants le sens du partage vient tôt. A force de voir cette misère, Pisis en parlait aux parents mais à ses yeux père et mère ne faisaient rien contre la pauvreté des autres et il en éprouvait des colères sourdes. « Les dieux l'ont voulu ! » lui disait-on. « Ah bon ! » répondait-il, mais avec nous, les copains, il commençait à mettre en doute l'action de ces dieux qui auraient décidé de tout. Et puis même ces dieux on ne les voyait jamais qu'en statues. « Que peut bien faire ou vouloir une statue toujours immobile, qui ne parle pas, froide, sans expression ! Moi, je n'y crois plus à leurs histoires de dieux... » Les copains abondaient.

Pisis grandissait. On venait de fêter ses huit ans. Un soir, il apprit que Solon avait été élu « Archonte ».

- Archonte ? Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il à sa mère.

- Archonte... Oh, mon fils, c'est un des chefs suprêmes dans Athènes. Ils font enregistrer des lois, surveillent la paix, décident de la guerre, sont entourés de très hauts magistrats qui les conseillent. L'un donne son nom à l'année, on l'appelle Eponyme. Solon n'est pas seul archonte.

- Mais alors si Solon n'est pas le seul chef suprême, alors...

- Eh non, mais il est chef quand même.

- Et les autres, ils lui obéissent ?

- Pas tout à fait. Ils sont neuf. Trois d'entre eux ont chacun deux conseillers et se répartissent les responsabilités par tirage au sort. Le premier tiré au sort sera Archonte-Roi. Le deuxième Archonte-Polémarque et le dernier sera Eponyme. Voilà, tu sais tout.

- Archonte-Roi... ? Mais il n'y a plus de roi dans Athènes ?

- Tu as raison. L'Archonte-Roi a le rôle des anciens rois : il fait respecter les lois civiles et religieuses. Le Polémarque est le grand chef militaire, quant à l'Eponyme il aide et conseille les deux autres. Ainsi on dira « en l'année où Solon était Archonte à Athènes ». Par exemple: « Pisistrate avait huit ans quand Solon était Archonte ».

- Alors Solon ne va plus s'occuper de moi, plus rien m'expliquer, car il va être très pris par son travail ?

- Je ne sais pas. Tu verras avec lui s'il veut bien continuer à te faire la leçon.

- Ah bon. Tant mieux. J'ai eu peur de ne plus rien savoir !

En effet, Pisis brûlait de tout connaître. Grâce à Solon il apprenait non seulement à lire, mais à écrire, compter, danser, chanter, jouer de la flûte. Cela ne lui suffisait pas. Il avait toujours le sentiment que Solon seul savait tout et répondrait à ses questions les plus inattendues sur la science, le calcul, la poésie. Et pourquoi ceci, et pourquoi cela... et Solon lui répondait avec calme, patience, douceur. D'ailleurs en poésie Solon avait déjà composé des hymnes, des épigrammes, des chansons de fêtes, des prières que Pisis récitait avec passion et respect pour cet oncle qu'il admirait au point de le prendre pour un dieu réel de la science et de la parole.

Parfois Solon nous emmena Pisis et moi dans l'Agora sous le Portique des Archontes. Nous eûmes l'occasion d'assister à de violents débats sur des réformes que Solon proposait à la discussion. Sachant combien il y avait de misère dans Athènes et dans les campagnes de l'Attique, Solon voulait y mettre un terme et présenta ce qui devait devenir une première révolution : Abolir l'esclavage pour dettes. Il ne supportait pas que des Athéniens de pure souche vivent dans la servitude, une honte publique. Cette honte il la nommait « le fardeau ». Il y voyait une souffrance injustifiée et rêvait de voir tous ces pauvres gens « secouer le fardeau » afin de le faire tomber et

retrouver un peu de dignité. Car cet esclavage donnait à un « maître » les droits les plus monstrueux, voire celui de vie et de mort sur des malheureux. Ils avaient emprunté pour ne pas mourir de faim mais ne pouvaient parfois rembourser malgré leurs efforts et un travail acharné. Artisans, commerçants en faillite, ouvriers mal payés, agriculteurs ruinés par de trop faibles récoltes, parfois leurs épouses devaient se vendre, leurs enfants réduits à la mendicité, à la maladie par la malnutrition. Plaie générale dans notre Athènes de ce temps.

Les parents de Pisis, de vieille noblesse, avaient des terres, maison et dépendances, faisaient du commerce grâce à un bateau qui transportait poissons, céréales, vins, huile d'olives. Et même ils avaient des esclaves pour dettes ce qui leur offrait une main d'œuvre qu'ils ne payaient pas ou si peu. Cette richesse mettait l'enfant à l'abri du besoin. C'est pourquoi il partageait son goûter avec ses copains miséreux et que Solon l'en félicitait.

A ce sujet les conversations allaient vite et fort chez les parents de Pisistrate. Le ton montait. Solon passait pour vouloir enrichir les pauvres, ruiner les riches, bouleverser les coutumes des ancêtres, fomenter peut-être une guerre civile. Pisis écoutait religieusement ce Solon si sage, si juste, si humain. Bien sûr, à ses yeux, cet homme avait l'air d'un vieillard, comme tout enfant voit un quadragénaire. Mais le respect des anciens lui avait été enseigné et il ne l'avait pas discuté, trop heureux de suivre à la lettre les propos de Solon.

Solon bataillait, prouvait, démontrait, finissait par convaincre. Pisis applaudissait se persuadant que des telles transformations de la société étaient nécessaires, que lui-même et ses amis les feraient triompher quand ils seraient grands. Ah, être grand ! Ne plus obéir ! Devenir un chef, un archonte qui mènerait le peuple vers la liberté, vers le pouvoir de tous sans distinction de fortune ! Au cours des repas, en colère il intervenait.

- Tais-toi ! A huit ans, tu ne vas pas nous empoisonner avec des idées de gamin, disait son père.

- Mais laisse-le parler ! rétorquait Solon. Sa jeunesse n'empêche pas le bon sens. Parfois il me surprend. Ses remarques d'une logique exceptionnelle me font voir en lui un avenir lumineux ! Il est appelé à faire ce que je ne pourrai pas en vertu de mon âge !

Pisis sortait, bombant le torse et tirant la langue !

- Mais regardez-moi ce morveux ! disait son père.

Pisis était parti, ronchon, mais dans la rue il retrouvait les copains et c'est avec nous qu'il reprenait la discussion. Chacun avait son avis, proposait, protestait. Les coups de poing trottaient. Untel avait déjà perdu un frère, une sœur, morts de faim ou de maladie. Un autre avait vu son père rentrer après avoir été battu jusqu'au sang par un propriétaire, un méchant boutiquier. Dans Athènes les rumeurs gonflaient. Il y avait eu déjà des manifestations, des cris, des bagarres. Des esclaves, des métèques se joignaient aux citoyens qui réclamaient de plus en plus de liberté pour vivre, avoir le juste prix du travail.

Du haut de ses neuf ans, Pisis alerta Solon :

- Tu as eu raison de vouloir abolir l'esclavage pour dettes. Oui, mais ça ne suffit pas. Il faudrait que tu accordes au peuple le droit de donner son avis sur tout : la vie quotidienne, la famille, la justice... Par exemple dans chaque tribu on pourrait élire ou tirer au sort des gens qui formeraient une sorte de grand conseil du peuple. Comme ça il n'y aurait plus de ces violences qui me font peur et mes copains de la rue m'en ont parlé.

- Mon petit Pisis, je vois que tu as surtout de bonnes suggestions !

Solon le calma et proposa aux différents partis de créer un Conseil des Quatre Cents, appelé « Boulè », autrement dit

« Décision ». Il y eut donc un centre de discussion entre toutes les classes de citoyens, chacune des tribus devant désigner à sa manière cent hommes parmi les plus capables de faire des lois, de surveiller les commerces, de décider de la paix ou de la guerre, de faire des alliances avec d'autres peuples. Tous s'en trouvèrent apparemment satisfaits et Solon insista pour faire voter que cette réforme devait durer cent ans en attendant mieux peut-être.

- Bon, dit Pisis, mais pour faire respecter les lois, il faudra des juges ?

- Décidément, ce sera toi mon meilleur conseiller !

- Disons que je te conseille le simple bon sens ! Non ? C'est grâce à toi si je me suis mis à beaucoup réfléchir. Bientôt dix ans, mon oncle, je commence à parler juste. Non ?

Solon resta quelques jours soucieux à se rappeler ce genre de propos tenus par un gamin. Il décida d'en tirer les conséquences et songea à réformer aussi l'appareil judiciaire qui remontait aux vieilles lois trop sévères de Dracon lequel prévoyait la mort pour peu de choses. Il fit passer une loi qui autorisait chaque citoyen à faire appel d'un verdict pour lui-même ou un autre citoyen. Bien sûr il en résulterait une masse de contestations, mais ces plaidoiries seraient garantes d'une justice mieux rendue afin d'éviter la condamnation d'innocents. Il faudrait savoir faire la différence entre affaires publiques et privées. Des juges seraient tirés au sort dans chaque tribu et jureraient de n'appliquer que la loi sans faire intervenir opinions ou sentiments personnels, première forme de démocratie.

Pisis venait d'avoir dix ans quand un jour Solon dînait dans la famille.

- Voilà, mes amis si chers et si proches. Je veux partir en voyage. J'ai envisagé de me rendre en Egypte pour connaître la sagesse de son peuple. Bien des gens ne sont pas contents de

mes réformes, alors je dois m'éloigner. Je veux aller voir ce qui se passe ailleurs et en tenir compte pour l'avenir d'Athènes. Combien de temps je passerai là-bas ? Je n'en sais rien. J'observerai, je noterai, je retiendrai. Quand je reviendrai, si les dieux me protègent, car de nos jours les voyages sont dangereux, je ferai profiter le peuple de ce qu'il y a de mieux pour nous tous

Pisis éclata en sanglots.

- Et moi ? As-tu pensé à moi ? Je ne veux pas que tu t'en ailles, tu entends ? En Egypte ? Où est ce pays ? J'ai entendu dire que c'est en Afrique. A-t-on idée d'aller courir en Afrique ? Des barbares qui ne parlent pas grec ! Des fabricants de momies qui sacrifient à des bêtes ! Oui, des bêtes ! Ils prient des crocodiles ou des singes, des panthères, des vautours. Tu te rends compte ? Chez nous les dieux sont peut-être intelligents, bons et habiles. Mais des bêtes ? Ils sont fous ces gens-là ! Que veux-tu apprendre d'eux ? A nager ? A grimper aux arbres ? Tu ferais bien de rester parmi nous, avec moi. Je veux grandir avec toi...

Pisis manifesta une rage qu'on eut du mal à apaiser. Solon partit sans pouvoir empêcher les larmes d'un futur grand homme : Pisistrate.

Le départ de Solon fut un long déchirement pour mon ami Pisistrate qui, comme moi, atteignit son éphébie dans une Athènes relativement apaisée. Pourtant la nouvelle constitution installée par les réformes de Solon était peu observée. L'abolition des dettes avait entraîné beaucoup d'agitation et les contestations ne manquaient pas. Mains procès suivirent. Les terres furent un peu mieux exploitées et les agriculteurs trouvèrent en gros leur compte. Les marchés se développèrent. On avait de quoi manger sans se contenter de figes ou d'olives, de poissons ou de viande de vieille chèvre. Les artisans, comme mon maçon de père, se mirent au travail. Le manque d'argent n'était plus endémique. Les potiers tournaient, les spectacles populaires ne finissaient plus en empoignades violentes. Les tribunaux se tenaient dans un ordre à peu près maîtrisé au milieu d'un peuple porté sur la chicane. Solon passait enfin pour le sage attendu. Lui, moi et tous nos copains lisions et apprenions ses poèmes qui encourageaient à la paix sociale, à l'entente entre les familles, au culte traditionnel de la grande Athéna protectrice.

Dans un de ses poèmes, Solon avait proclamé:

« Mieux que tout autre, elle peut me rendre témoignage au tribunal du temps la vénérable mère des Olympiens, la Terre Noire dont j'ai arraché les bornes enfoncées en tout lieu : esclave autrefois, maintenant elle est libre. J'ai ramené dans Athènes, dans leur patrie foulée par les dieux, bien des gens vendus plus ou moins justement. J'ai rédigé des lois égales pour le bon et pour le méchant.»

Chaque année se déroulaient les Panathénées avec leurs processions de jolies filles qui cherchaient à poser chez de nouveaux sculpteurs et nous les courrions à l'occasion d'une bonne aventure, avec succès parfois. Nous avons le bel âge !

Mais les mères gardaient trop souvent leurs filles au gynécée... Nous comptions quand même fleurette à celles qui allaient aux fontaines !

Pendant ces temps de sérénité toute relative, avec Pisistrate j'ai fréquenté les palestres où les jeunes garçons pratiquaient un sport intensif et le maniement des armes. Des maîtres accomplis, civils ou militaires, nous transmettaient leur expérience. Tous nous rêvions de Jeux Olympiques : lutte, course d'un stade, marches de jour comme de nuit dans les campagnes, construisant une musculature solide à tout affronter. Il fallait être du nombre des « beaux et bons ». Pisistrate s'y employait au plus de ses capacités, s'enduisait tout le corps d'huile d'olives, lançait le javelot et le disque. Il avait chaussé de magnifiques jambières, une cuirasse de cuir, des gants pour le pancrace, boxe redoutable qui pouvait défigurer l'adversaire. Tous nous devions aussi pratiquer le pentathlon : course d'un stade, lancer du disque et du javelot, pancrace. Chaque ville de Grèce souhaitait voir un de ses jeunes triompher d'abord aux jeux Pythiques dans le stade de Delphes, puis aux Néméens près de Corinthe, enfin les Olympiques ! Pour le vainqueur ce serait alors la gloire éternelle, sa statue au milieu de sa cité, une couronne d'or. Il serait payé et nourri par l'Etat jusqu'à la vieillesse, entraîneur des générations suivantes outre son nom donné à son Olympiade !

Dans cet apprentissage figurait aussi la course de char à deux ou quatre chevaux, ce qui impliquait une excellente connaissance de l'équitation. Nous montions des chevaux achetés par le trésor public car trop de familles n'auraient pas eu les moyens pour une telle dépense. Un athlète complet à vingt ans, c'était le but à atteindre. En équitation j'étais nettement plus fort que Pisistrate. Parfois je me moquais de son manque de goût pour les chevaux. Il me répondait : « C'est toi que je choisirai pour diriger la cavalerie d'Athènes ! - Certes,

mais alors tu devras être Polémarque ! – Pas besoin. Je serai mieux que ça : Je serai tout simplement Pisistrate ! »

Dirai-je sa joie immense quand Solon revint enfin de son long voyage... Dans la famille ce ne furent que fêtes, festins, danses endiablées. Ma famille aussi fut invitée. Ma mère y joua de la flûte. Solon raconta son périple, son émerveillement en Egypte devant temples, pyramides, tombeaux, peintures murales, cultes étranges, statues colossales, somptueuses cérémonies, le déjà célèbre Sphinx aux yeux de cristal. On l'écoula dans un silence respectueux. Il avait longé le Nil jusqu'aux temples de Philae et d'Abou Simbel, admiré la science agricole, dégusté fruits et poissons d'eau douce, mangé du crocodile, du singe, du bœuf. Dans sa langue si poétique il voulait pour Athènes la hauteur de ce qu'il avait vu de plus beau dans ce pays lointain : Karnak, Thèbes, le temple funéraire d'Hatchepsout, les Colosses de Memnon dont les larmes coulaient à l'aube, les noms des grands pharaons du passé : Chéops, Sési 1er, Aménophis IV et son seul dieu Aton, Sésostris et tant d'autres...

A cette fête je me souviens de Pisistrate buvant la musique des paroles de Solon. « Ecoute bien Solon, me disait-il, Solon ici, Solon enfin revenu, mon maître parfait, Solon majestueux, Solon le sage à suivre à jamais ! »

- Que tu es beau, que tu es grand et fort, Pisistrate, mon petit ! Nous allons avoir tant de choses à nous dire, ce que tu as fait de bien en mon absence, tes belles idées, tes intentions politiques, tes réformes pour Athènes, car tu as dû constater l'insuffisance des miennes. C'est à toi de reprendre le flambeau !

- Oh mon si grand maître, répondit Pisistrate, jamais je n'aurai la capacité ne serait-ce que de t'égalier. Un sage aussi grand que toi, si plein d'expérience ! Que puis-je souhaiter sinon de perfectionner, de développer ce que tu avais pensé ? Tes réformes ont libéré le peuple. Que faire de mieux ? Bien sûr

nombre de gens se battent à leur sujet, les discutent encore et encore, les rejettent et t'accusent de les avoir dépossédés de leurs biens au profit de fainéants...

- Très cher Pisis ! Tu te rappelles, c'est comme ça qu'on te nommait dans ton enfance, aujourd'hui tu es « Pisistrate », digne de diriger les Athéniens dans un avenir que je ne connaîtrai pas. Ma vieillesse te laisse le champ libre. A toi d'apaiser les esprits, de soutenir le seul peuple dans sa totalité, de mettre en place définitivement une démocratie. Oui, je t'accompagnerai si tu le désires, mais après mon long voyage, je sens que les forces ne m'appartiennent plus. Je n'attends que le repos définitif. Tout ce que j'ai accompli est à revoir. Je te sais capable de ce long travail. Allons ! Du courage, des idées, du neuf ! Avec tous tes amis, ton cher Léoclès ici présent, je vous donne ma confiance.

Solon avait parlé. A bientôt trente ans, Pisistrate se sentit le devoir de s'engager dans la politique. Solon, toujours lui, serait là pour le guider, le suivre de près dans son travail de réflexion, voire critiquer quelques excès éventuels de ce jeune fougueux, emporté, persuadé de sa valeur physique et morale.

Or un problème nouveau se posait aux Athéniens. A mi-chemin entre Athènes et Corinthe, la cité de Mégare s'était constitué une domination commerciale, avait installé un port de grande taille dans l'île de Salamine outre son propre port de Nisaïa.

Avec ses soixante-dix ans, au milieu de la Boulè, Solon s'indigna un jour sur cette réussite des Mégariens et s'étonna qu'Athènes ne soit pas intervenue pour arrêter une concurrence devenue très dangereuse pour la grandeur d'Athènes. Il en profita pour présenter Pisistrate comme un stratège compétent dans une guerre qu'il fallait engager :

- A Salamine, juste en face de notre Pirée, les Mégariens profitent de votre indécision, de votre faiblesse. Comment supportez-vous une telle humiliation ? Il faut très vite armer des bateaux, les charger de nos vaillants hoplites, aller porter des attaques contre Mégare et Salamine. Pisistrate saura vous y conduire et mener à bien cette expédition que j'affirme nécessaire...

- Admettons! répondit un membre de l'assemblée. Tu nous recommandes ton cher petit Pisistrate parce qu'il est de ta famille, de ta tribu. Mais ce garçon de trente ans n'a aucune expérience connue comme chef de guerre ! Alors je mets en doute ce genre de faveur intéressée pour ta propre gloire !

- Eh bien, rétorqua Solon, laissez les Mégariens vous damer le pion ! Vous discutez ma proposition ? Libre à vous. Vous chicanez sur tout sans agir dans les meilleurs délais, c'est votre habitude, que je sache. Si je vous dis que Pisistrate a les capacités c'est parce que je le connais depuis son enfance et qu'à mon retour de voyage j'ai vu sa détermination à vouloir faire de notre cité une vraie puissance dans toute la Méditerranée : une « Thalassocratie » ! Nous devons régner sur terre et sur mer sans laisser Mégariens ou Phéniciens occuper tout ! Je n'ai rien à ajouter. Athéna m'est témoin.

Le mot de Solon ébranla fort les opinions.

Après maintes discussions, débats, contradictions, empoignades, un vote aboutit à un « Oui » pour confier l'opération à Pisistrate. Il devait aussitôt la prendre en mains avec tous les crédits nécessaires : faire construire des trières pour bloquer le port de Salamine, fournir l'armement en quantité aux hoplites, accélérer leur entraînement à des batailles navales, créer des contributions exceptionnelles malgré les protestations ici ou là.

Comme des Mégariens s'arrêtant au Pirée voyaient les chantiers en plein travail et que beaucoup de trières étaient

prêtes pour leur mise à l'eau, quelques-uns s'en inquiétèrent, cherchèrent à en savoir le pourquoi.

- Pour aller du côté de la Perse ! répondaient en chœur les architectes.

En effet, le secret total avait été décidé pour éviter que l'ennemi se prépare car la surprise est gage de réussir une offensive.

C'est dans une nuit sans lune que les trières se lancèrent en direction de Salamine. « Aucun bruit sur les ponts ! » avait précisé Pisistrate. Hoplites bardés de cuir et de fer, rameurs bien entraînés respectèrent si bien le mot d'ordre qu'on arriva en pleine entrée du port de Salamine sans même avoir réveillé les gardes. Vite on débarqua, on lança des torches sur les vaisseaux mégariens pour un incendie général et spectaculaire. En sursaut, les Mégariens affolés s'enfuirent en tous sens vers le centre de l'île. Courant par les rues du port les hoplites mirent le feu aux maisons et juste avant le lever du jour une foule d'Athéniens rassemblés au Pirée contemplaient à l'horizon les ravages de l'incendie. Beaucoup d'entre eux se mirent à crier « Vive Pisistrate ! C'est notre génial stratège ! Il nous ouvre les portes de la mer... »

Au large, en direction du Pirée, apparut la trière de commandement. Sur le gaillard d'avant où j'étais avec lui, debout, lui sous son casque à grande aigrette, bouclier luisant au soleil, lance à la main droite, Pisistrate fut l'objet d'une acclamation puissante. Quand il descendit de la trière, tout le monde s'écarta pour lui donner passage et le voir de près. Surprise : une femme s'avança vers le nouveau héros, leva son bébé dans ses mains et cria : « Grâce à toi, Pisistrate, mon fils vivra heureux ! » On applaudit. La foule se dirigea vers Athènes Pisistrate à sa tête, regard perçant, démarche décidée comme un Achille ayant vaincu Hector sous les murs de Troie. Un nimbe de gloire l'entourait.

Arrivé sur l'Agora, Pisistrate alla vers les Archontes : « Vous m'avez confié de gagner pour Athènes la domination sur la mer. La voici ! »

Barbe rousse taillée en pointe, yeux gris, athlétique, musclé comme un vainqueur olympique, encore armé de pied en cap, Pisistrate resta silencieux devant les grands maîtres de sa ville puis ajouta : « Athéna m'a donné la force. Désarmé, en simple tunique, je vais aller me prosterner en face de sa statue sur l'Acropole. La Promachos, notre déesse protectrice saura quoi faire de moi. Je sais que certains d'entre vous doutent de ma personne. Seule Athéna parlera. Elle est la chouette rayonnant d'intelligence ! »

Sur toute la place, ce fut l'ovation générale.

IV

Trois partis politiques représentaient l'ensemble des Athéniens. En nombre, le moins important était celui des riches propriétaires qu'on appelait « Gens de la plaine » (Pédieis), partisans de l'oligarchie, et pour cause. L'autre était le parti des « Gens de la côte » (Paralioi). Ils allaient à la pêche en mer ou travaillaient dans la construction des navires : charpentiers, menuisiers, ouvriers forgerons, tailleurs de voiles. Ils ne s'opposaient pas franchement aux riches qui leur donnaient des commandes et, de ce fait, ils prônaient la modération. Juste un peu de démocratie, pas trop. Enfin, les « gens de la montagne » (Diacrioi), les plus pauvres parce qu'ils travaillaient dur pour tirer de quoi vivre parmi tant de cailloux. Or c'est parmi eux qu'on trouvait le plus de démocrates. Non seulement ils cherchaient du pouvoir politique, mais ils avaient senti en Pisistrate une sorte d'homme providentiel proche de Solon, en partie par la famille, surtout par les idées. Solon les avait libérés du « fardeau » et Pisistrate tenait ouvertement pour l'application stricte de cette loi pas assez respectée, souvent contestée par les créanciers frustrés.

Moi, je n'étais que du bourg de Colonne. Mon père maçon n'était pas très riche. Ma mère était à la maison comme toute bonne athénienne dévouée à son mari et à moi, son fils unique. Elle était musicienne et gagnait un peu d'argent dans les repas de fêtes. Je fréquentais Pisistrate, on le sait, tout en faisant partie de ses copains de famille modeste.

Souvent Pisistrate et moi allions visiter les « diacriens » (qui vivent à travers les hauteurs). Nous les écoutions afin de comprendre leurs difficultés parce que Pisistrate avait toujours eu pitié des malheureux. Cependant leur ténacité dans le labeur, leur lutte face aux difficultés de vie, la misère des tout

petits nous rendaient impatients de pouvoir les aider, de les voir arriver aux magistratures et défendre leur cause déplorable. « Il faut absolument que ça change ! » me disait Pisistrate et je ne pouvais qu'abonder dans son sens.

- Tu en fais un peu trop, lui dit un jour Solon.

- Comment ça, « un peu trop » ?

- Je le répète. Certes, ces gens sont pauvres, mais surtout ils n'ont aucune idée politique de valeur. Ils n'ont que de la haine à satisfaire. Ils viennent en ville afin d'y semer le désordre, d'exiger toujours plus. Ils protestent, refusent tous les règlements, réclament sans cesse de l'aide ! Il est vrai que mes lois leur ont donné un peu plus de droits. Cependant je n'ai pas voulu leur en accorder autant qu'aux habitants de la ville. Je concède que la montagne ne produit que des fruits de qualité médiocre, des chèvres, que les terrains sont ingrats, maigres, que même les moutons n'y engraisseront pas, les porcs encore moins. En tout cas, tes visites parmi eux ne font que les exciter contre les autres partis. Voilà en quoi je te dis que tu en fais trop !

- Solon, mon maître, je sais le respect que je te dois. Bien. C'est dit. Ce n'est pas une raison pour m'empêcher de vouloir aller vers les malheureux. Ils sont des Athéniens comme les gens de la plaine ou de la côte. Ils voient les fêtes mais de loin, n'ont presque pas de quoi se vêtir, on les moque, on les prend pour des Béotiens ignorants, on fait tout pour les dégoûter. Par les rues, quand ils y viennent, on les traite de « pécores, crasseux, malotrus ». Je ne le supporte pas ! Honte aux citoyens ! Je veux une démocratie véritable, une démocratie pour tous, vraiment tous. C'est clair ! Pourquoi me le reprocher ?

- D'une certaine manière tu n'as pas tort. Mais l'humanité n'est pas égale. Dans leurs hameaux il n'y a pas d'écoles. Les gamins travaillent dès leur plus jeune âge, restent bourrus et grossiers. Je n'y pouvais rien... enfin, si, mais j'ai hésité... car donner du pouvoir à des incompetents...

- Justement ! Toi tu n'as rien osé dans ce domaine et je me sens le devoir sacré d'y remédier ! Les pauvres et les indigents de la montagne sont citoyens à part entière, que tu le veuilles ou non ! Comme toi je suis né dans une classe favorisée, grâce aux dieux. Eux non. C'est injuste. Le hasard de la naissance ne doit pas se payer par une misère inacceptable. Athènes doit passer aux yeux des étrangers pour une ville exemplaire ! Je dois agir afin que cette misère disparaisse. J'en fais trop ? dis-tu. Peut-être. Je continuerai coûte que coûte malgré tes remontrances. Tu as de l'aisance, moi aussi. La démocratie c'est le pouvoir de vivre correctement dans « tous les dèmes », et j'insiste : « tous ». Y faire entrer le progrès, montrer au monde que dans l'Attique même les pauvres peuvent vivre correctement, qu'ils prennent part à un régime égalitaire et honnête, où chacun a le droit de parler ! Tant pis si j'en fais trop d'après toi. J'y tiens ! Tu as institué des classes censitaires, confié l'élection des Archontes aux seuls riches, créé le Conseil des Quatre Cents. Je ne discute pas tes améliorations pour supprimer les lois trop dures de Dracon. Or cette « apparence » de démocratie reste insuffisante à mes yeux. Je trouve que tu as manqué de générosité, de souplesse, d'audace !

- Passons ! Je constate que mes leçons ne portent plus. Je te laisse prendre de graves responsabilités. Donner tous les droits à un peuple entier, sans distinction de classes, risque de créer de la confusion, un désordre permanent, de la violence, des discussions interminables, des règlements de compte. J'ai tant d'affection pour toi que je redoute de te voir aboutir à une tyrannie ! D'autres pays ont payé ça très cher ! Bref, je t'aurai mis en garde.

Les paroles du vieux sage émurent Pisistrate qui me les rapporta. La tyrannie ? Peut-être. Il verrait si cela aiderait Athènes à grandir. Et pourquoi pas cette tyrannie ? « Après tout, lui, disais-je, Pittakos à Mytilène, Périandre à Corinthe, d'autres encore ont réussi des réformes, plus ou moins discutables. Oui.

Tant pis. A toi d'analyser de près une situation nouvelle pour Athènes. »

Il se promit d'en mesurer les conséquences. Lui et moi en reparlerions beaucoup avec nos vieux copains de jadis dans la rue. Il faudrait en persuader l'armée, les stratèges, se donner pour nécessaire aux yeux du peuple, se faire réclamer ! Les peuples sont versatiles, l'histoire en donne des preuves à foison. L'essentiel est de les séduire. Ensuite, le problème sera de se maintenir en place. Il s'en chargerait, au besoin par la force. Il me chargea de convertir les chevaliers, dure mission !

En pleine agora, de jour en jour, Pisistrate entama sa course au pouvoir. Par grandes envolées truffées d'une rhétorique bien apprise à l'école, il ameuta, critiqua les archontes, le parti des riches, celui de la côte, les désordres courants dans les réunions de l'Aréopage, les bagarres dans l'Ecclésia, la misère qui continuait chez les petits. Et puis on ne devait pas oublier son action contre les Mégariens, la victoire remportée justement au nom du peuple ! Il n'était désormais plus tolérable que des gens de la montagne meurent de faim pendant que des riches, toujours plus riches, fissent la pluie et le beau temps.

- Athéniens, votre ami Pisistrate s'adresse à vous, le seul qui ne parle que pour vous tous ! Moi, Pisistrate, je suis des vôtres à jamais même si mes ancêtres sont de la montagne, si je suis né à Brauron mais que mes parents sont venus vivre à Colonne ! Réagissez, battez-vous, gagnez ! Vous en avez le droit ! Avec moi vos droits ne seront ni discutés, ni abolis par des groupes d'égoïstes, de profiteurs, d'accapareurs qui veulent garder pour eux seuls la couverture. Nous aurons à créer une constitution afin de protéger la liberté de travailler pour de vrais salaires, la propriété pour chacun, mais aussi et enfin le droit d'exister en tant qu'hommes sans être réduits parfois au rang des bêtes les plus méprisables. Ralliez-vous à moi ! Je vous assure un avenir de gloire, le plaisir de dire « Nous sommes citoyens d'Athènes et personne ne pourra contester notre supériorité dans le

monde grec, et c'est à Pisistrate que nous le devons ! Nous vivrons comme au temps merveilleux de Cronos ! »

J'étais le premier à applaudir. Les ovations se répétaient, enflammaient le petit peuple. Chez les « gens de la plaine » la rumeur s'amplifiait qu'il allait falloir veiller au grain, voire se débarrasser de cet agitateur qui faisait de la démagogie à petit prix, lançait des idées inconnues, menaçait l'avenir du commerce, du rendement des capitaux, tout ça pour une révolution inédite dont les suites seraient ruineuses pour la structure de l'Etat.

Un matin, Pisistrate arriva sur l'Agora au milieu d'une foule qui voulait l'entendre. Il marchait difficilement, une cuisse entourée d'un tissu ensanglanté. Tous deux, nous avons monté cette provocation.

Le petit groupe de ses amis vint devant le portique de l'Archonte-Roi réclamant sa présence. Coméas arriva entouré de citoyens. Dans ce groupe, Aristion, un autre ami de Pisistrate, proclama hautement une proposition :

- Coméas, tu es archonte. Ton devoir est de protéger la vie de Pisistrate parce qu'il est notre héros vainqueur sur les Mégariens. Il a été agressé par des gens qui lui en veulent de défendre les malheureux. Pour cela tu dois dire haut et fort dans le Conseil des Quatre Cents que tu décides de lui attribuer une garde rapprochée, sinon c'est nous qui nous en chargerons. Nous porterons alors armes ou gourdins pour le défendre chez lui et dans tous ses déplacements. Nous l'exigeons !

Présent à cette scène, Solon protesta. Je peux en témoigner.

- Un citoyen d'Athènes n'a droit à aucune garde rapprochée. Je dénonce ici un scandale. On doit pouvoir circuler seul dans la ville et au-dehors en toute tranquillité. On est protégé par les lois. Cela doit suffire. Des magistrats veillent à la paix civile, des hommes légalement choisis sont chargés de la faire respecter.

Si un citoyen est agressé il peut porter plainte et des juges ont le devoir d'apaiser les esprits. Mais qu'un homme seul, fût-il un héros de guerre comme Pisistrate, soit en permanence accompagné de gardes, je m'y oppose fermement. D'autres que lui ont pu être victimes de voisins, de concurrents irritables, d'ivrognes en goguette, ils ne sont pas entourés de gardes pour autant. Oui, Pisistrate, tu aspiras à la tyrannie ! Entends-tu ? Je refuse cette décision qui déshonore Athènes, ta famille, moi ! Je ne t'ai pas éduqué pour faire de toi un roi d'un nouveau genre après qu'on a réussi à chasser les anciens ! Réponds que tu ne veux pas de cette garde. Donne ta parole !

Le peuple très agité couvrait de vociférations la dure critique de Solon. Pisistrate resta de marbre. Coméas accorda la garde rapprochée. La foule applaudit et acclama Pisistrate. Sa tyrannie prenait forme et je n'étais pas le dernier à la souhaiter. Je connaissais l'homme et n'éprouvais aucun souci.

Désormais accompagné chaque jour, protégé chaque nuit par des citoyens en armes, avec leur accord il décida de s'installer sur l'Acropole : « Ainsi, leur dit-il, nous serons sous la haute garde d'Athéna-Promachos et mal inspiré celui qui voudra s'attaquer à moi ! Nous allons y dresser des tentes, de quoi y vivre et donc y dormir. Nous inviterons les Athéniens à venir s'exprimer avec nous, à discuter des réformes à entreprendre, à convertir les gens honnêtes afin que nous puissions enfin tous exister dans une Athènes glorieuse et forte. Il faudra que plus personne ne porte d'armes sans autorisation explicite. Bref, à la place des gouvernants corrompus nous prendrons ensemble les rênes du pouvoir, car il est temps de faire des choix pour aujourd'hui et pour demain! »

Tous ceux qui l'avaient accompagné et suivi approuvèrent.

Pour Pisistrate l'Acropole présentait trois avantages majeurs : d'abord la vue à 360° sur Athènes et tout mouvement éventuel de foule soit dans les marchés, soit près des divers temples ; ensuite être en hauteur donne plus de force en cas d'intervention ; enfin la vue sur la mer, sur le Pirée et jusqu'à l'île de Salamine. Le seul inconvénient était le manque d'eau qu'il fallait faire monter à grands frais par des porteurs. Pisistrate me chargea de faire creuser des puits. Ayant posé la question à des puisatiers du côté du mont Lycabette, ils restèrent très dubitatifs mais comme j'ai insisté ils se mirent au travail. Le rocher était si dur qu'ils me déclarèrent que cet effort était vain ou qu'il faudrait y passer des années sans être sûr d'un résultat concluant. L'idée fut abandonnée.

Tant pis. La statue d'Athéna-Promachos suffisait : elle nous protégerait de toute sa puissance en donnant du courage à nos porteurs d'eau !

Pisistrate me consulta au sujet des tentes qu'il avait prévues. Je lui répondis qu'il valait mieux utiliser des vieux bois d'échafaudages et en construire des cabanons moins sensibles à des vents venus de partout, surtout depuis la mer. Il acquiesça et nos gardes, qu'on appelait « porte-gourdins », se mirent au travail autour du temple érigé jadis en l'honneur d'Erechtée. Et c'est ainsi que la vie s'organisa tant bien que mal et avec une rigueur militaire.

En soirée, je rassemblais tout le monde et on entamait des discussions sur l'avenir, la future constitution, les droits, les contraintes, les libertés. Nos gardes y prenaient une part active. Beaucoup d'entre eux ne manquaient pas d'idées ce qui réjouissait Pisistrate et lui faisait entrevoir un futur glorieux pour Athènes. Ces échanges duraient tard et même pendant les gardes de nuit. Les idées les plus farfelues ne nous faisaient pas peur ! Certains allaient jusqu'à réclamer un massacre général afin de refonder une Athènes anarchiste...

Or après un bon mois de notre installation, alors que je montais une sorte de surveillance au haut des escaliers d'accès à l'Acropole, j'aperçus Solon et de ses amis. Malgré sa forte complexion, ses efforts l'essoufflaient.

Quand encore de loin il m'aperçut, de sa grande voix il me dit :

- Alors, il est là ton copain Pisistrate ? Il faut que je lui parle.
- Sûrement, et il sera très heureux de te voir !

Très vite je suis allé avertir Pisistrate. Ostensiblement il s'inclina devant Solon en lui donnant le nom de « Mon Maître ».

- Tu optes donc pour la tyrannie ? Mon pauvre petit, te rends-tu compte de ce que tu fais ? Tout ce que j'avais réformé dans Athènes tu le mets à bas ? Tu veux rétablir cette royauté que nos ancêtres avaient réussi à chasser après maintes luttes ? Tu n'aurais aucun respect pour ces ancêtres et ce qu'ils ont choisi pour la conduite de notre peuple ? Tu te considères comme un envoyé des dieux ? Te placer sous la protection d'Athéna-Promachos ne te donne aucun droit de plus que nous autres. La victoire sur les Mégariens ne t'autorise pas à t'en attribuer la gloire à toi seul. Vous étiez plus de mille à vous battre et le soutien de tes amis ne justifie en rien ce pouvoir que tu veux exercer sur des Athéniens qui n'ont pas forcément les mêmes souhaits, les mêmes obligations. Car des Athéniens ne sont pas de ton avis. Tu veux défendre les Diacriens, les pauvres, dis-tu, mais pourquoi appauvrir les riches pour autant ? Pourquoi entretenir les tensions sociales ? Pour en tirer un pouvoir exclusif ? Pour imposer ta seule vision de la politique ? Ta famille a de l'aisance. En veux-tu plus, encore et encore ? Tu ferais table rase de mon enseignement ? Si tu ne changes pas de comportement, mon enseignement n'aura servi à rien !

- Eh bien, rétorqua Pisistrate, ta sagesse est trop ancienne. Je la respecte, j'en ai gardé les leçons. Je ne cherche pas à leur

donner un coup de balai. Ce que mes amis et moi nous voulons, c'est une Athènes qui en impose à toutes la Grèce, que notre patrie rayonne comme le modèle à suivre, que les cités de l'Ionie, de la Thessalie, de l'Eubée et du Péloponnèse nous rejoignent pour organiser un empire capable de rivaliser avec celui de la Perse, voire de le conquérir ! Il ne s'agit en rien de te trahir. Je veux aller plus loin, faire mieux, transmettre au monde entier, par nos colonies et nos voyages, la plus haute culture, la science, la littérature, enfin tous les arts ! Athéna est la déesse de l'intelligence, de la victoire sur la mort, la déesse de l'éternité. Non, il y a trop de misère, trop de vies difficiles, trop de souffrances dictées par les classes dirigeantes lesquelles possèdent terres, ressources, argent. L'archontat est réservé aux puissants, à des tirages au sort qui me sont suspects. Oui, on tire au sort sous prétexte que la chose est inspirée par les dieux, alors que les tirés au sort le sont parce qu'ils appartiennent aux groupes que les dieux protègent, non parmi les plus méritants d'entre les citoyens ! Démocratie ? Non. Le pouvoir reste aux seules mains de la finance. Pas de générosité, pas d'écoles pour tous, pas de soins aux indigents, pas de justice. Les condamnations ? Seuls les riches y échappent. On juge les infractions en fonction des revenus. Certes, tu as fait beaucoup et c'est bien, mais ce n'est pas assez ! Je te l'ai déjà dit maintes fois quand j'avais vingt ans et je persiste dans ma critique. As-tu pensé à la morale civique ? As-tu réformé dans ce sens ? As-tu entraîné les citoyens vers un respect scrupuleux de notre religion ? Non. Tu as dévalué la monnaie, classé les gens selon la fortune, tenu aucun compte de la valeur humaine des uns et des autres. Voilà ce qui manque à ton action. Il faut y remédier. Voilà l'urgence. « Tyrannie », dis-tu ? Eh bien si la tyrannie peut répondre à cette urgence, je la prends sur moi. Je n'hésite pas un instant à proclamer mes intentions. L'avenir jugera !

Déjà vieux, maintenant désespéré par les propos de Pisistrate, Solon rompit le dialogue, redescendit de l'Acropole

priant Athéna de veiller à la sauvegarde de l'Attique et de la cité si chère à son cœur.

Dans un premier temps, Pisistrate regretta sa réponse vigoureuse à Solon. Il avait peut-être blessé ce « Maître », celui qui l'avait formé, qui l'avait cultivé avec amour et patience, un guide extraordinaire, un homme vrai, simple, direct, que bien des jeunes n'avaient pu connaître d'aussi près. Mais la situation d'Athènes exigeait une force nouvelle, un nouveau guide montrant la voie pour l'avenir, une organisation infaillible, indiscutable, fière et juste. Oui, Athènes avait besoin d'une tête pensante revêtue d'une autorité acceptée et nécessaire.

Avec ses amis présents, il décida de s'attacher au plus vite à ce travail qui devait commencer par le contrôle de toutes les magistratures à savoir les compétences. Des citoyens, simplement tirés au sort au nom de l'égalité totale, n'avaient parfois aucune capacité requise, ne savaient pas même lire, s'embrouillaient dans les lois dont certaines leur échappaient, rendaient souvent des verdicts sans rapport avec le sujet du procès ! On aboutissait à des contestations sans fin, des appels interminables, de l'agitation sociale. Les partis intervenaient. L'argent l'emportait sur la justice. Des trésoriers ne savaient pas compter. Les erreurs étaient courantes, le trésor ne s'y retrouvait plus, le gaspillage n'était pas rare.

Pisistrate imposa aux dèmes l'obligation de choisir les futurs tirés au sort, éviter ainsi l'absurdité, voire la sottise de quelques-uns ! Il fallait procéder à de véritables examens, les « dokimasies », pour évaluer la santé mentale des concurrents, leur aptitude physique, leur connaissance des lois et de la religion. Si la démocratie en souffrait dans ses principes, tant pis. Un minimum d'autorité relevait de la pure nécessité pour la bonne marche de la société en général.

Les plus intelligents soutenaient Pisistrate, d'autres l'accusaient de tyrannie en particulier chez les traditionalistes têtus. Solon en faisait partie. Déjà fort âgé, en pleine Agora il

asséna quelques vérités, d'abord que lui-même était plus sage que les uns et plus courageux que les autres :

- Vous ne voyez pas que Pisistrate veut vous imposer son pouvoir à lui seul. Moi qui vous parle j'ai réformé ce qu'il fallait réformer, j'ai porté secours aux malheureux, vous avez accepté mes propositions parce qu'elles vous ont semblé bonnes pour notre patrie. Entre vous certains restent aveugles en face de cet homme qui ne cherche qu'à vous abuser. Mais à vous voir là rassemblés, je constate que mes exhortations sont lettres mortes ! Bien. Je rentre chez moi. C'est tout ce qui me reste à faire dans ces circonstances !

Un cortège se forma. On accompagna Solon de vociférations diverses : qu'il était le seul à se prendre pour un sage, qu'il était un vieux du temps passé, qu'il ne comprenait plus rien à la société nouvelle, qu'il ne voulait défendre que ses intérêts et ceux de sa classe.

Calmement, Solon entra dans sa maison mais ne tarda pas à en ressortir. Tremblant légèrement sous le poids de ses armes qu'il avait revêtues, il s'en débarrassa et les suspendit au-dessus de sa porte.

- Eh bien voilà ! leur dit-il. Ce que vous voulez ce n'est plus mon affaire. Par ce geste, je vous déclare que je ne suis plus citoyen d'Athènes. Il ne me reste qu'à mourir dans la désolation. L'avenir me donnera raison !

Informé du geste de Solon, inquiet, Pisistrate arriva et frappa à la porte de son vieux maître.

- Ah c'est toi ! lui dit Solon. Bravo ! Alors je te donne mon dernier conseil, si tu veux bien l'écouter : Va à Delphes, lève tes yeux vers le fronton où est écrite la seule sagesse que je prêche depuis des années : « Rien de trop ». Médite, mon petit, médite longtemps sur ces mots dictés par les dieux. Tu sais que nos poètes présentent des héros punis car leurs âmes ont été coupables de démesure, chose contre laquelle je t'ai toujours

mis en garde. Tu le sais mais persistes dans cette voie. Malheur à nous tous !

- Solon, mon maître...

- Oui, c'est bien Solon qui te parle ! Je te renie devant témoins. Je suis forcé de le dire haut et fort : Tu me déçois !

Ainsi Solon se brouilla avec cet homme en qui il avait décelé une intelligence hors du commun. Il refusait d'accepter des réformes brutales. Ce pouvoir nouveau lui semblait hors de la sagesse, d'une modération efficace. Il est vrai : le temple d'Apollon à Delphes portait en inscription « Rien de trop ». Pour Solon, Pisistrate dépassait les bornes. Violence pour violence... Pisistrate dut se résigner devant un des grands sages de notre Grèce.

Ce ne fut pas tout : soudain, une grande manifestation dans toute la ville réclama le départ de Pisistrate sous prétexte qu'il aspirait à la tyrannie. Ce mouvement était organisé par Mégaclos, chef des « gens de la plaine », et Lykourgos, celui des « gens de la côte ». Un décret d'exil lui fut présenté par l'archonte Hégésias.

Pris de peur et obligé de se soumettre, Pisistrate rassembla le plus gros de ses fidèles, une centaine avec épouses et enfants. Avec eux il discuta du parti à prendre. Personnellement j'ai insisté pour faire savoir ouvertement dans toute l'Attique cette disgrâce officielle. Pisistrate accepta aussi ma proposition de rejoindre le golfe Thermaïque. Je connaissais déjà ce lieu presque désert. Nous pourrions y construire un nouvel Etat conforme à nos idées, persuadés de revenir dans Athènes, tôt ou tard.

VI

J'avais pensé au Golfe de Thermaïque parce qu'il est grand. Aucune ville d'importance ne pouvait ni gêner ni accueillir de nouveaux arrivants. Sur ses côtes, quelques hameaux de pêcheurs. Les terres sont à défricher mais semblent de qualité pour la culture. Proche, vers le nord-ouest, la Macédoine. Des barbares, plus ou moins gouvernés par un chef de clan

totallement ignoré des Athéniens. Non loin il y a Thessalonique, mais la ville est un petit comptoir sans intérêt immédiat pour Pisistrate et ses amis. On y remarque quelques Grecs d'ici ou là, des Macédoniens, des gens venus de la Thrace à l'est vers les détroits. Encore à l'est, on pourrait rejoindre la Troie si célébrée dans l'Illiade. A quoi bon pour l'instant ? Ce qui urgeait c'était d'aller quelque part.

Il y avait tout à faire. Alors, on arrive, on s'installe, on construit des maisons de torchis en attendant mieux, on travaille, on cultive, on pêche et on vit de très peu. Habitué depuis longtemps à un certain luxe, Pisistrate encourage ses amis à faire toujours plus. Alors on explore les environs. On a bien remarqué que les rares gens du coin ont de la monnaie. Elle vient bien de peuplades ou de mines ? De l'étain, du plomb, de l'argent en quantité. La valeur en est mince mais nous les Athéniens nous avons des projets. Les Phéniciens nous en ont donné. Il va falloir savoir où se trouvent ces mines dans lesquelles les autochtones extraient les métaux, voir comment exploiter cette ressource. Si on frappe monnaie, on gagne de l'indépendance, un début de force vive. Avec de l'argent on construira même des bateaux. On va circuler, échanger, conquérir, s'imposer. On ira jusqu'au Pirée pour narguer Athènes.

« Vous nous avez évincés ? Voici la preuve que nous n'avons plus besoin de vous ! Dans peu on entendra parler de Pisistrate ! Entre vous ce ne sont que batailles, contestations, règlements de compte. Chez nous, tout va bien ! »

Comme notre petite ville prenait de la taille, il fallait lui donner un nom. Parmi les discussions fut proposé le nom de « Raïkélos » parce que cette ville nouvelle représentait une sorte de sursaut, une reprise en main du destin. En effet le verbe « raïzo » signifie se reprendre, regagner ce qu'on a perdu, et « kélo maï » signifie donner un nom, appeler. Or c'était bien ça que Pisistrate et ses amis avaient fondé : la ville de la

réussite ! Nous étions arrivés démunis du nécessaire. Nous avions à repratiquer la maçonnerie, la poterie, la forge, creuser des puits, capter des sources, aller à la chasse, élever des brebis, tondre leur laine, tisser! Pour l'huile à éclairer les lampes, on verrait plus tard. Ce qui avait le plus urgé c'était justement le manque d'argent. Le courage ne suffit pas. D'où l'obligation de fabriquer notre propre monnaie.

Par hasard nous avons appris que des mines se nichaient dans les flancs du mont Pangée situé au sud du golfe, des mines à fleur de sol. Pas besoin de trop creuser, se baisser suffisait. Les plus solides d'entre nous se proposèrent à Pisistrate comme mineurs. D'autres installèrent leurs premiers fours afin d'opérer les amalgames, des piscines comme aciéries, car il fallait aussi se fabriquer des outils, des armes, tourner de la poterie. On y abattit les plus grands résineux aptes à la taille des poutres de maisons, des planches, des meubles, des manches de haches et de pioches, des mâts de trières.

Pisistrate remarqua très vite l'intérêt que ses amis et lui pourraient tirer de cette exploitation. Le commerce de bois et de métaux allait les enrichir. Il y aurait bientôt des Athéniens venant acheter, les prix monteraient. Les terres commencèrent à produire du blé et autres céréales. Cette colonie prenait la forme d'un Etat redoutable. Dans Athènes, Pisistrate se ferait regretter, son souhait le plus cher. On l'en avait exclu ? Avec lui, ailleurs, tout allait au mieux. Il avait l'avenir devant lui, les autres le marasme, les querelles, la pagaille !

Cinq ans après sa fondation de Raïkélos, Pisistrate put enfin s'embarquer sur un bateau de bon tonnage. Avec nous, ses amis les plus proches, il quitta son golfe, s'engagea au sud jusqu'au détroit de l'Euripe entre l'île de l'Eubée et la Grèce continentale afin d'accoster à Chalcis, à Erétrie.

Ces villes étaient déjà connues par leurs marins de haute expérience. Ils avaient emmené jusq'en Italie, en Gaule, en

Sicile de nombreux colons : Néapolis, Massilia, Nikè, Syracuse. De ces colonies était née une richesse très enviable dont les Eubéens avaient amplement profité. Bonne leçon à écouter ! Même à Athènes on en avait parlé. Certes, les gens de l'Eubée avaient des terres presque impossibles à exploiter. Des montagnes de cailloux. Raison pour laquelle beaucoup décidèrent de quitter l'île et d'aller s'établir ailleurs, un peu comme Pisistrate mais dans des pays moins froids et de ressources plus importantes. Les expéditions des Phéniciens, encore eux, les avaient inspirés. Ils avaient fondé la puissante Carthage.

A Erétrie, on parlait un grec ionien, aux accents proches de l'Attique. Pisistrate n'était pas dépaysé. Les discussions allèrent bon train. Chalcis, l'autre ville d'Eubée, avait le même esprit de conquête. Pisistrate y fut aussi accueilli à bras ouverts avec sa tournure de gagnant. Ses discours parurent persuasifs. Il alla jusqu'à proposer d'y former une armée solide, expérimentée, d'établir un contrat de longue durée. En Eubée, on savait que Pisistrate s'était montré officier général de talent, un amiral à qui la réussite avait souri au moment de l'affaire de Mégare.

- Eubéens de Chalcis et d'Erétrie, je vous sais fiers, habiles, courageux, réputés pour votre science navale. Vous me connaissez pour être un élève du grand Solon. Si je n'ai pas toute sa science, j'ai acquis sa prudence. Des vôtres sont partis à la conquête du monde. Vous avez la thalassocratie, preuve de votre force doublée d'ingéniosité ! Dans toute la Méditerranée, on parle de vous avec admiration, avec respect. Je ne vous cache pas que je vois en vous un modèle de civilisation ! A vous voir, à échanger avec vous, j'ai formé le rêve d'une alliance merveilleuse entre l'Eubée et notre Raïkélos. Dans les colonies, Chalcis et Erétrie sont des références. Vous avez la science navale. Mes amis et moi nous avons les mines du Pangée, de l'argent à foison ! Alors vous allez me demander pourquoi je suis parti d'Athènes, ville que l'on dit florissante ici ou là. Mais, par tous les dieux de l'Olympe, je ne suis pas parti ! On m'a exilé ! Pourquoi ? Parce que je voulais que les réformes

de Solon soient appliquées à la lettre ! Or, comme lui, je me battais pour que les riches ne contraignent plus les pauvres à rester pauvres ! Je voulais un contrôle strict des magistrats. Vous pensez bien que les plus riches me haïssaient. Non, je ne suis pas parti : on m'a chassé, menacé de mort. Il a fallu que je me cache, que je fuie de nuit avec des amis sûrs. Ce sont les chefs de groupes puissants, Mégaclos et Lykourgos, qui menaçaient ma vie. J'aimais Athènes, j'aimais les petites gens parce que je ne supporte pas l'injustice. Ce fut ma triste récompense ! Depuis mon départ, les troubles continuent. Je n'y puis rien. Mais grâce à vous, peut-être, nous arriverons à établir dans Athènes une démocratie véritable. Il est temps de la construire par une constitution enfin respectée mais juste, que toute la population profite d'un bonheur honnête, et pour longtemps ! Je n'ai plus que vous sur qui compter. Mes concitoyens doivent vivre libres, comme vous !

Pisistrate tint ce genre de discours autant à Chalcis qu'à Erétrie. Il recueillit des applaudissements outre la promesse qu'on allait recruter une armée. Puisqu'il faudrait partir pour une conquête encore plus glorieuse que des colonies, qu'on participerait à la grandeur d'Athènes, on assura Pisistrate de l'aide qu'il attendait. Son argent, ses mines du Pangée, emportèrent l'adhésion des armateurs, des militaires, du peuple eubéen, commerçants compris.

Confiant dans un avenir qu'il espérait glorieux, pressentant qu'un retour à Athènes n'était pas impossible, préparant de nouvelles réformes, un art nouveau de gouverner, sûr que les Athéniens regrettaient amèrement son absence, Pisistrate reprit son bateau afin de revenir à Raïkélos. Je l'y attendais avec la très mauvaise nouvelle : Solon est mort.

Levant les bras vers le ciel, tombant à genoux, Pisistrate hurla de douleur. Il se sentit soudain coupable de trahison envers ce maître vénéré.

- Solon, Solon ! s'écria-t-il, Zeus m'est témoin que je n'ai jamais cherché à te faire la moindre peine ! J'ai été pour toi un élève respectueux et d'une fidélité à toute épreuve, tu le sais. Oui, je me suis affirmé devant toi, oui j'ai osé te dire que ton travail était insuffisant, qu'il y avait plus à faire. Tu m'as répondu que j'en faisais trop, que je ne respectais pas l'ordre inscrit sur le temple de Delphes ! Et pourtant, j'étais très conscient des risques. Peut-être est-ce toi qui as poussé les autres à me faire partir de notre ville ? Je ne puis le croire ! Tu m'aimais assez, tu me conseillais, tu avais mis en moi l'espoir que tes réformes seraient appliquées... Pourquoi es-tu parti chez Hadès sans m'avoir appelé auprès de toi, sans avoir voulu ma présence au moment de ton agonie ? Non, c'est moi qui aurais dû savoir que ton cœur souffrait, qui aurais dû tout faire pour te demander ton pardon, ton affection éternelle, la bonté de me comprendre ! Oh Solon, Solon ! Tu auras été à mes yeux et à mon esprit le seul grand sage à suivre, à imiter durant ma vie. Pourquoi as-tu laissé des gens de rien me chasser ? Oui, je redis ce « pourquoi » parce que je ne méritais pas cet opprobre. Tu sais que jusqu'à ma mort je resterai ton plus fidèle soutien ! Solon, ta mort est ma blessure, violente, terrible, ma punition ! Oui, je t'en veux de ne pas m'avoir appelé à ton chevet. J'aurais pris mon cheval le plus rapide pour courir vers toi, me précipiter à tes genoux, te jurer que je suis ton fils à jamais ! Oh Solon, c'est dans mes bras que tu aurais rendu ton dernier souffle...

Personne n'osa interrompre le deuil de Pisistrate, tenter de le consoler si grande était sa douleur, comme impossible à supporter.

VII

On ne vit pas en traînant un deuil interminable.

Or un soir, dans son humble maison, Pisistrate m'avait invité à un petit dîner « sur le pouce ». Il me présenta une jeune femme enceinte proche d'accoucher.

- Mais... tu m'avais caché... comment dirais-je...que ta vie...

- Eh bien, voilà qui est fait ! Je l'appelle « Melpô » en souvenir de cette Melpomène qui a tant inspiré Solon. Nous nous sommes connus ici. Elle a quelques ascendances macédoniennes mais comme elle parle grec sans fautes de grammaire, ce n'est pas une trahison ! Et puis, mon cher

Léoclès, la Macédoine m'intéresse et je reste persuadé qu'un jour il faudra compter avec elle. Dans ce pays, il y a des gens de valeur. Bon à savoir.

- Pour moi ce sont des barbares. Ces blonds rasés de près me font peur. Leurs yeux aussi bleus que ceux des Perses...

- Voilà-t-il pas que Monsieur Léoclès aurait voyagé en Perse ? Tu juges les gens à la couleur des yeux ou des cheveux ? Sais-tu que les Perses portent barbe tressée ? Les Athéniens ignorent ce luxe !

- En tout cas, les Macédoniens vivent sous un prince dont les idées n'ont rien de démocratique !

- Peu importe. A notre contact et à connaître nos sophistes ils finiront par nous imiter. C'est leur intérêt dans l'avenir, et le nôtre.

- Bien. Si tu le dis ! Ta chère et tendre Melpô doit te charmer en-dehors de l'oreiller ! J'en suis fort heureux et pour toi et pour elle. Et... cet enfant ?

- Si c'est un garçon nous l'appellerons « Hipparque » en ton honneur puisque tu aimes tant les chevaux. Tu feras son éducation... Je le voudrai cavalier ! Une fille ? Tu l'enseigneras comme un garçon, non ! comme ces belles Lacédémoniennes qui galopent le long de l'Eurotas !

Melpô partit d'un grand éclat de rire.

Au cours de ce dîner, tout de suite arrivèrent les problèmes relatifs à l'organisation de Raïkélos. Pisistrate y exigeait l'action, les idées, des lois justes, des contraintes, une lutte permanente. Il fallait en outre créer des écoles, éduquer les enfants à une morale héritée d'une Athènes jadis glorieuse, mais aussi des traditions. Il faudrait leur apprendre l'écriture, la lecture, les arts libéraux, le respect scrupuleux de la religion, tous les mythes fondateurs de la Grèce. Les jeunes devraient savoir ce qu'est la politique, le sens de l'union sacrée, bannir de leur esprit les

mentalités partisans qui rongent les sociétés, faire passer la justice avant l'argent, condamner les richesses non partagées, empêcher la pauvreté des uns au profit d'autres, s'entraîner au combat, vivre sans jalousie, sans haine, sans violence. Ainsi les jeunes de Raïkélos seraient fiers d'être nés dans un pays gouverné par le grand Pisistrate, mais savoir aussi que Pisistrate n'était que l'un des leurs. Certes, il dirigeait, il orientait. On pouvait l'admirer, c'était tout. Il n'avait parmi eux aucun rôle sacré. Il ne serait jamais un archonte. Il ne serait pas magistrat, trésorier, juge, policier. Il serait Pisistrate comme un autre pouvait s'appeler Anytos, Phidonis, Archéstratos, Bérénice ou Phylè. Les filles auraient leur place autant que les garçons. Elles pourraient autant se lancer dans les arts, discuter de philosophie, écrire des poèmes comme Sappho ou Corinne. On leur offrirait des places de dirigeantes. La démocratie véritable enseigne l'égalité, la fraternité. Les familles poursuivraient cet enseignement à la maison. Chaque élève deviendrait enfin « kalos kagathos », c'est-à-dire « beau et bon », l'idéal de la société athénienne.

Pisistrate s'arrangea pour faire venir des maîtres sûrs et compétents.

On sait que les habitants de Raïkélos avaient construit et armé un premier navire. Cette expérience serait complétée par la venue de charpentiers eubéens et l'établissement d'un arsenal. Construire encore, toujours, afin de posséder une flotte. La puissance d'une cité grecque est tournée vers la mer. La mer c'est la liberté, le commerce, une richesse afin d'élever des temples dédiés aux dieux protecteurs, la rencontre avec d'autres peuples intelligents et riches d'une longue expérience.

« La mer, c'est le voyage ! s'exclama soudain Pisistrate sur un ton d'orateur rempli de son rôle. Voyager c'est voir, écouter, observer ce qu'il y a de mieux chez autrui, apprendre des langues, se cultiver, retenir des leçons et choisir les meilleures pour les appliquer car il y a de grands génies parmi

ces que, sans raison, nous appelons barbares. Voyager, c'est connaître la géographie, les techniques scientifiques, artistiques, commerciales. Comme le vieux Solon en Egypte, les jeunes iront s'inspirer de pensées étrangères qui avaient fait leurs preuves. En Egypte, justement, en Crète, en Thrace, en Lydie, en Perse. La bonne pensée d'autrui nous fait devenir meilleurs et plus sages. Le voyage nous apprend la relativité des choses, cette « sophia » qui nous permet de savoir afin de rejeter les pièges d'une imagination confinée aux quatre murs de la cité ou de la seule maison familiale. Savoir. Le reste n'est rien. »

Tard dans la nuit j'ai laissé Pisistrate à Melpô.

Dès le lendemain, Pisistrate se mit à prêcher partout.

-Et puis surtout, disait-il avec force, ce voyage sera l'occasion unique de se connaître soi-même, comme il est aussi inscrit sur le temple de Delphes : « Gnôthi sauton ». Car il faut entendre cette voie intérieure qui nous guide autant qu'une morale seulement apprise par coeur. Connaître nos limites, savoir les dominer, les mettre en œuvre au besoin, éviter la démesure que les dieux ne supportent pas. La mythologie en fait une peinture tragique. Les héros coupables d'« ybris » l'ont payée de leur vie, même leurs descendants !

Songeant sans cesse à revenir dans Athènes, Pisistrate voulait former une nouvelle génération, de futurs dirigeants qui ne se prévaudraient pas de prétentions, encore moins d'un héritage de famille. L'Athènes à venir était son projet voulu, calculé, une ville où l'on viendrait admirer, étudier, travailler pour le bien du monde entier, une ville où fleuriraient les plus grands esprits de la terre, où les artistes se sentiraient chez eux, une capitale universelle et reconnue. Les valeurs intellectuelles et l'urbanisme changeraient Athènes. Les rues élargies, les places ornées de magnifiques statues, de fontaines

à plusieurs becs, une Acropole entièrement repensée, le vieux temple en bois d'Athéna remplacé par une œuvre en marbre à l'accès somptueux. Un rêve ? Non : une réalité ! Oui, l'Acropole devait être le lieu où Athéna serait maîtresse de toute la pensée. Déesse de l'immortalité, de l'intelligence, sa ville du même coup ! Pour emblèmes elle a l'olivier qui ne meurt pas, la chouette aux grands yeux étranges et beaux : en pleine nuit ils voient et savent.

Athènes ? Capitale de la littérature, de la philosophie, des arts, de la paix.

Pour en arriver là, Pisistrate et ses amis discutent, évaluent, mesurent, calculent. Quant à moi, je soumets à Pisistrate l'idée qu'il faudra une Athènes inspirée de l'« Odyssée », ce roman surprenant où l'on baigne dans l'émerveillement du beau, de la surprise, de l'amour fidèle, de la ruse au service de la vie.

-Tout jeune Athénien, lui ai-je dit, devra imiter Télémaque à la recherche de son père, à la droiture en chaque occasion, à la rencontre des grands hommes de son temps. Imiter Ulysse, l'homme qui sait, observe, exploite, se sauve des pires situations. Certes, Ulysse n'hésite pas devant une morale un peu floue mais efficace, trompe quand la chose est inévitable, par exemple avec Polyphème. Tenté par les femmes ? Peut-être. L'essentiel est de triompher. Or tout jeune athénien se doit de vaincre, peu importe comment s'il s'agit d'en tirer ce qu'il y a de plus excellent: régner chez soi et pour les autres citoyens.

Pisistrate est enchanté de ce nouveau projet. Les jeunes Athéniens devront savoir Homère par cœur, et même, au travers de l'Illiade, rêver d'être un Achille, superbe ami de Patrocle, suivre le sage Nestor, lutter comme le bouillant Ajax, Quel programme ! Tant pis pour Agamemnon...

-Mais ces poèmes, ai-je ajouté, ne sont que récités ici ou là, colportés. Il faudra que nous les fassions mettre par écrit.

Pisistrate enregistre. C'est dit. On verra en temps utile.

Ces projets n'auraient leur succès que si l'on attaquait le problème de la reconquête d'Athènes. Une visite rapide en Eubée rassura Pisistrate. Une armée de quelques milliers d'hoplites était à l'entraînement, fantassins et marins. Une flotte en construction. De hautes trières solides. Elles auraient à entrer dans le Pirée de nuit, à brûler tous les autres vaisseaux comme dans l'affaire de Salamine et de Mégare. Dans ce domaine, Pisistrate avait son expérience. Les « gens de la côte » seraient surpris et facilement vaincus. Ils employaient des esclaves et ce genre d'ouvriers ne soutient pas des maîtres qui les épuisent, et pour cause. Ils s'enfuirent à l'arrivée d'une flotte agressive. Dès l'aube, apercevant une armada redoutable, ils courent en tous sens. La prise du Pirée sera un jeu d'enfant. On débarque, on poursuit, on monte vers Athènes où les gens encore endormis n'auront pas le temps de réagir. Pisistrate arrive ! Pisistrate est là ! Panique générale. La tactique est payante. On arrête les archontes, les membres du Conseil des Quatre Cents. On se place à tous les lieux stratégiques.

Avec Pisistrate, le plan est décidé. Ne reste plus qu'à en fixer la date dans le secret absolu. Que rien ne transpire ni à Chalcis ni à Erétrie. Il y aura bien quelques Athéniens, venus en Eubée, qui remarqueront l'agitation dans les deux ports. S'ils posent des questions, on leur répondra qu'une nouvelle expédition de colons se prépare pour rejoindre la Sicile, l'Italie. Les rassurer.

VIII

Un an venait de s'écouler après le décès de Solon.

Voulu par Mégaclos et Lykourgos le départ de Pisistrate n'avait pas arrangé la situation politique et sociale dans Athènes. Continuaient agitation, violences entre groupes, tueries, batailles rangées sur l'Agora. Parmi les riches « gens de la plaine », dont Mégaclos était le chef, et ceux « de la côte » avec Lykourgos, on discuta. Les rivalités internes ne faisaient qu'empirer. Il fallait trouver un homme fort afin d'apaiser les esprits, de faire appliquer une bonne fois les lois, celles de Solon ou d'autres, mais des lois.

Rappeler Pisistrate ? Une tyrannie à risquer ? Après tout... Ces deux hommes s'accordèrent pour essayer de faire revenir l'exilé. Avec lui la situation ne pouvait être pire.

Un matin de printemps, à Raïkélos, Mégaclos débarqua accompagné de quelques inconnus. Ils avaient des projets sérieux. Comme à leur arrivée j'étais sur notre petit port, ils me demandèrent de rencontrer Pisistrate. Je me suis empressé de rien garantir. L'exilé nourrissait des rancunes tenaces.

- Ah, te voilà ! grogna Pisistrate. Qu'as-tu encore inventé pour me nuire ? Car je connais tes trafics internes, tes prétentions, tes calculs, ta haine contre moi, les propos scandaleux que tu as tenus sur ma personne et certains de mes amis, tes accusations contre ce que tu appelais ma tyrannie. Tu savais que je voulais une application simple et juste des lois de Solon. Mais toi et tes amis vous refusiez de voir baisser vos profits. Pour vous ne compte que l'argent ! La véritable démocratie, c'est votre ennemie ! A mon tour je pourrais te chasser d'ici mais tu constates que je ne pratique pas tes manières ! Vous, « gens de la plaine ou de la côte », vous ne reculez devant rien. Moi, j'ai des principes. Enfin, bon, puisque vous êtes venus jusqu'ici, que cherchez-vous ? Allez, parle !

- Il est exact que je me suis laissé aller contre toi, et je le regrette. Calmons-nous, tous deux. Faisons ensemble une paix utile et fructueuse pour nos concitoyens. J'avais cru voir en toi une sorte de nouveau roi caché sous un militaire glorieux dont la réputation servirait ta seule famille, un tyran. A la réflexion, j'ai eu tort d'écouter certains de tes ennemis. Reçois mes excuses !

- Brave Mégaclos, sous tes apparences de bon enfant je te sais malin. Ne me prends pas pour un imbécile ! Tu en es capable ! Une vraie paix demande des efforts que tu refuses en sous-main. Je n'ai aucune confiance en toi. J'ai des preuves, disons des souvenirs cuisants ! Tu as répandu que j'étais un traître, un beau rhéteur, un maniaque du pouvoir. Ton goût très personnel de la justice est à sens unique. Votre idée du partage, à toi et autres de même farine, désigne arbitrairement les bons et les méchants. Vous avez affirmé votre défense des lois de Solon. Faux ! Rien ne devait changer. Vous d'abord et vos intérêts. Les pauvres ? Leur sort a été voulu par les dieux, disais-tu, n'est-ce pas ? Les travailleurs de la terre, eh bien, qu'ils travaillent, vous engrangerez les profits ! C'est ça votre démocratie ? N'avez-vous pas honte ? Et vous viendriez m'inviter à revenir pour vous asseoir encore mieux sur vos tas de possessions ? Si tu viens à moi pour prêcher ce genre de

bonne foi, je te dis et redis: Non ! Quelques années m'ont prouvé vos arrière-pensées, montré vos tripots, vos bassesses, vos trahisons...

- Pisistrate, pourquoi tant de rancune ? La situation d'Athènes, notre chère patrie, est dans un état que, mes amis et moi, souhaitons plus stable, équilibré, si tu préfères ce mot. Les « gens de la montagne », les tiens, mettent la ville sens dessus dessous, rendent la vie impossible, manifestent, cassent, vocifèrent, font procès sur procès, contestent les jugements. Il est vrai que Lykourgos et moi avons critiqué violemment ta politique. Tu voulais l'égalité totale et nous ne l'acceptons pas à cause d'intérêts particuliers auxquels j'avoue ne pas être étranger. Cependant, nous reconnaissons que ta présence peut faire cesser la pagaille, car les « gens de la montagne », te sachant avec eux, abaisseront leurs prétentions et tout le monde s'y retrouvera. Le calme reviendra. Alors, s'il te plaît...

- Je vous vois venir ! Ah oui, on a besoin de Pisistrate, tout compte fait ! Chacun reprend ses osselets, ses petites habitudes, ses calculs. La paix ? Mais c'est vous qui êtes responsables de cette « pagaille » dont tu parles ! Exploiter le peuple ? Pour ça vous vous entendez. Mais si jamais je revenais, vous seriez de nouveau contre moi. Vos complots seraient de retour. Avec la paix, tout va bien. Pisistrate nous comprendra ! Il ne pourra nous étouffer ! Votre mémoire est courte, la mienne ? Non ! Ta proposition me répugne ! Si tu es venu pour me faire de la morale, tu peux rentrer chez toi. Moi, je veux une constitution solide et sans contestation, choisie par élections, sans distinction de classe, sans que l'argent intervienne dans les tirages au sort. Quand on est né dans l'Attique, on doit profiter de lois justes, de lois dignes d'êtres humains différents des barbares. Tout athénien doit être fier de son nom !

- Oui, Pisistrate, ton discours a de la noblesse. Je partage ton désir de placer Athènes sur un rang inégalé dans l'histoire. Entends ma parole. J'en viens même jusqu'à te demander ton alliance afin de parfaire et réaliser tes projets.

- « Ton alliance » dis-tu mon cher Mégaclys, Zeus m'est témoin que tu te paies ma tête ! Moi, Pisistrate, m'allier soudain avec un ennemi déclaré ? Ce serait moi le traître ! Que vont penser mes amis d'une pareille démarche ? D'ailleurs, ils ne me suivraient pas !

- Laisse-moi parler. J'ai fait un rêve, que dis-je, un très beau rêve ! Tu te rappelles combien tu admirais naguère la beauté de ma fille Leuconoè ? Elle avait quinze ans. Elle te sautait au cou quand elle te rencontrait ! Elle en a vingt aujourd'hui. Elle est splendide. Les sculpteurs la prennent pour modèle ! Je lui ai parlé de toi. Sa joie a été grande. Or figure-toi qu'elle aimerait t'épouser, si tu es libre d'agréer cette union avec ma famille.

- Vingt-cinq ans de différence ? Tu n'es pas sérieux ! Je pourrais être son père ! Et puis toi comme beau-père, je ne suis guère tenté ! Outre que j'ai déjà un fils et une compagne, hors mariage, il est vrai...

- J'ai encore mieux. Ce ne serait plus un rêve : Un grand coup...

- Décidément, avec toi j'irais de surprises en surprises ?

- Pour ta rentrée dans Athènes, il faut que le peuple éprouve une impression tenant du miracle, je te le garantis...

- Voilà bien des mystères... Un mariage ? Un miracle ? Zeus va mourir de rire ! Ou je délire ou tu galèjes ! Ton calcul est grossier, cousu de fil blanc, sinon d'une corde à laquelle on devrait te pendre. Quand je t'ai dit calculateur j'avais raison. Mieux : Tu es l'homme le plus fourbe que j'aurai croisé ! Je serais fou de m'allier avec un sycophante, un lâche, un délateur de la pire espèce...

- Calculer n'est pas un défaut. Je vois en toi un coléreux. Tu t'emportes sans réfléchir. Militaire de ta qualité tu te montres aujourd'hui mauvais stratège. Pour diriger un peuple il faut plus de modération. On ne lui donne pas des ordres comme à des hoplites. Conduire des citoyens demande amour et ténacité, des vues à long terme, du doigté. Jadis tu avais ce talent.

Aujourd'hui, je crains de me tromper encore ! Ce n'est pas ma petite personne qui importe mais l'avenir de notre grande Athènes. On t'y appelle, on t'y attend, moi le premier ! Quoi que tu en penses, je ne plaisante pas.

- Monsieur Mégaclês, ton discours patte-pelue m'impressionne ! Voilà-t-il pas que tu m'apprendrais la conduite à tenir en politique ! Interroge mes gens d'ici. Nous avons mené nos affaires ensemble. Je ne leur ai rien dicté ! Toi tu me promets ce que tu nommes « un miracle ». Quel est-il ce « miracle » ? Car, à ma connaissance, seuls les dieux en ont le pouvoir, Athéna surtout, notre déesse protectrice. Elle a tant fait déjà pour notre grandeur ! Elle reste déçue...

- Eh bien justement : c'est d'elle que je voulais te parler...

- Mégaclês ! Tu es non seulement calculateur mais aussi inimitable ! Ce serait Athéna en personne qui m'appelle à sa défense. Tu te moques de moi ! Je ne me prêterai pas à des trafics de basse besogne. Arrête de vouloir...

- Mais si ! Athéna « en personne » te conduirait en pleine ville au milieu de la foule, et ton retour serait vu comme une délivrance venue du ciel...

- Tu connais parfaitement Ulysse et ses ruses ! Bravo ! Tu as des lettres et de la culture, je m'incline devant ta piété. Athéna « en personne » ! Que n'aurais-je pas entendu ! Mais ton discours est si drôle que je l'accepte. Alors, chiche !

On se serra les mains. Mégaclês repartit pour Athènes.

Je me suis permis aussitôt de dire à Pisistrate mon désaccord. L'attirer dans Athènes cachait probablement l'intention de l'assassiner ?

-Ils n'iront pas jusque-là. Tu sais que la foule des petites gens est pour moi et que parmi eux je trouverai une nouvelle garde rapprochée. Je n'irai pas seul à cette invitation. Tous nos amis de Raïkélos seront à mes côtés, toi le premier.

-Ecoute-moi bien, Pisistrate : ils auront acheté des hommes de main. Ils ont largement de quoi et devant l'argent pas grand monde ne résiste !

-Mon bon Léoclès, que tu es pessimiste !

-Pessimiste, oui. J'ai peur de ces riches capables de tout ! D'ailleurs tu les connais. Et cette histoire de mariage me semble un coup bas en perspective.

-Leuconoè... Eh eh ! La fille... elle a du chien !

Dans la banlieue d'Athènes, le bourg de Paiania n'avait rien d'exceptionnel. Y était née une marchande de fleurs du nom de Phylè. A l'est d'Athènes elle habitait le quartier de Kollytos. On la disait d'origine thrace. Pourtant elle parlait fort bien l'ionien-attique, arrivée très jeune en Grèce.

Quand elle allait parmi l'Agora vendre son chargement de bouquets, le silence régnait sur son passage. A la voir très grande, cheveux tournés en un superbe chignon d'un blond solaire, ma tête a souvent tourné ! Un amble de divinité, un déhanchement sublime, des yeux d'un bleu à faire tomber en pâmoison. Nombreux sculpteurs lui avaient offert des sommes considérables pour l'inviter à poser nue ou vêtue d'un péplos mouillé. Elle avait toujours refusé. Par orgueil ? Par simple pudeur ? Elle troublait les plus blasés. Un vieil archonte faillit choir en syncope, voire au-delà ! On ignorait son âge qui ne devait guère dépasser vingt ou vingt-cinq ans.

Gentille, polie, sourire éclatant, elle ne rentrait jamais avec un seul de ses bouquets, honorait d'un compliment chacun de ses clients. Autant dire qu'elle avait des amoureux impossibles à compter, devenus beaux ténébreux.

Une seule fois, Pisistrate lui avait acheté un bouquet pour sa vieille mère.

De retour à Athènes, Mégaclos dit à sa fille que Pisistrate acceptait de l'épouser. Elle devrait, cependant, accueillir ses fils, Hipparque et le tout dernier Hippias, des gamins beaux, apparemment sages et en bonne santé. Mariée à Pisistrate, ce serait pour elle la fortune, la joie d'avoir pour mari un grand stratège déjà célèbre, un avenir assuré. Leuconoè sauta au cou de son père. La femme de Mégaclos exprima quelques doutes, fit remarquer que vingt-cinq ans de différence n'offraient aucune garantie. De son côté, Lykourgos, mis au courant, se

montra lui aussi très réticent. Il ne voyait pas l'intérêt de cette alliance sinon une sorte de revirement fâcheux. Que signifiait ce calcul dont Mégacès ne l'avait pas prévenu avant d'aller convaincre Pisistrate de revenir ? Leurs partisans comprendraient cette histoire étrange comme une trahison. Que Pisistrate rentre à Athènes, d'accord, le programme était entendu entre eux. Mais ce mariage paraissait inacceptable en cette occasion. Mégacès visait un pouvoir total en double avec Pisistrate, selon les apparences...

- Erreur ! répliqua Mégacès. Ma fille est amoureuse de lui. Je n'y peux rien. De toute manière ce mariage n'engage ni moi, ni toi. C'est un détail. Tu sais que la famille de Pisistrate et la mienne ont quelques ancêtres communs. Il ne s'agit donc ni d'une mésalliance ni, à t'entendre, d'un très sombre projet ! En cas de gros problème, la séparation de ces époux serait exigée... par les dieux !

- Ton enthousiasme ne me convainc pas. J'insiste : au préalable nous devons publier cette nouvelle et observer les réactions de nos partisans. Nous sommes leurs chefs, oui. Ce n'est pas une raison pour leur imposer tes choix familiaux ! La politique passe avant. Nous avons chassé l'homme, maintenant un mariage ? Soyons sérieux, s'il te plaît ! Et même les « gens de la montagne », donneront-ils leur aval pour cette alliance ? Leur chef lié aux partis opposés ? Ridicule !

- Il y a mieux, enchaîna Mégacès. Mon intention la plus extraordinaire est de faire rentrer Pisistrate accompagné d'Athéna comme garantie miraculeuse !

- Cette fois, l'ami, tu commences à m'inquiéter ! Tu déraisonnes !

- Pas du tout ! Tu connais Phyé ?

- Oui, comme tout le monde. Mais je ne vois pas...

- Moi, si ! Et je vais t'expliquer le comment du pourquoi !

Apprenant que Phylè habitait le quartier de Kollytos, Mégaclos voulut la rencontrer. Il commença par lui faire miroiter une grosse somme d'argent.

- Voilà quelque chose de suspect, répondit la jeune femme.

- Comprends-nous bien, dit Mégaclos. Il ne s'agit en rien de te contraindre à une liaison scabreuse avec moi ou un autre. Je ne te demande ni de poser nue pour un artiste, ni de te prostituer !

- Mais alors pourquoi cet argent ?

- Tu devrais te déguiser en Athéna...

- En Athéna ? C'est une histoire de fou !

- Oui !

- La déesse va me foudroyer !

- Elle est loin, sur l'Acropole. Tu n'auras pas à y monter ! Si tu es d'accord avec moi, tu n'auras pas à le regretter ! Juste un rôle à jouer. On m'a dit que tu aimes aller au théâtre, non ? Bonne occasion pour toi d'incarner un personnage. Tu n'auras pas de texte à réciter ! Seulement paraître. Tu porteras le masque d'Athéna qu'on aura préparé à ta taille. On ne te reconnaîtra pas. Tu vois ? Aucun effort de ta part !

- Quand même ! Et si Athéna se venge d'avoir été parodiée ?

- Certainement pas. Elle a d'autres soucis !

- Ce genre de jeu me fait peur...

- Tu es pieuse, tu as raison, mais dans mon affaire, aucun péché. Oui, c'est un jeu. Athéna est assez intelligente pour en rire puisqu'elle préside à toutes nos distractions, aux fêtes, aux processions en son honneur !

- Si tu le dis... Eh bien, je suis prête, mais nous ferons ensemble les prières qu'il faudra lui adresser, sinon je refuse cette pitrerie. Tu es bizarre...

- Pas bizarre, efficace ! Tu seras rassurée car nous ferons à notre grande protectrice les prières que tu voudras. Ne t'inquiète pas ! Tu as ma parole.

Rendez-vous serait pris au Pirée. Phyé serait prévenue, porterait un simple péplos propre et neuf. Mégaclys veillerait à la suite. On se sépara.

Aussitôt, Mégaclys envoya un ami à Raïkélos inviter Pisistrate à s'embarquer pour le Pirée sans lui révéler le programme. On avait besoin de lui d'urgence. La proposition venant de Mégaclys, il penserait au mariage promis ou à quelque difficulté politique nouvelle dans laquelle sa sagacité de stratège donnerait une réponse adéquate. Après l'entretien qu'ils avaient eu tous deux, Pisistrate ne mettrait pas en doute la parole de Mégaclys. Il y avait calcul, certes, cependant une trahison était peu probable d'autant que le terme d'urgence était employé. Pisistrate promit sa venue dans les meilleurs délais.

Lui et moi, nous arrivâmes sur une trière toute brillante aux couleurs vives. Les marins jetèrent assez de cordes pour arrimer le bâtiment. Mégaclys était là. Tous deux se serrèrent dans les bras. Moi, je souriais à voir cette pantomime !

- Alors, dit Pisistrate, encore de la pagaille dans la ville ? Sur moi seul mes ennemis peuvent compter afin de calmer la foule ?

- Hélas oui ! Je t'ai déjà dit que j'avais besoin de toi. Lykourgos est d'accord.

Tu vas passer au Pirée ta première nuit. Demain matin ce sera à toi d'agir avec le secours de notre bonne Athéna-Promachos. Elle t'attend autant que moi. Ton grand ami Lygdamis est aussi

arrivé de Naxos. Il aimera ton triomphe ! Et quel triomphe ! Tu en jugeras par toi-même...

- Un triomphe ? Je ne viens pas de gagner une guerre ?

- Ne pose pas de question. Repose-toi. Ton voyage t'a fatigué.

Pisistrate me regarda longtemps sans trop savoir quel complot se tramait. Je lui dis d'attendre et qu'on verrait bien. Nous n'étions pas seuls. En cas de coup dur, nos marins interviendraient.

Le lendemain matin Mégacès et Lykourgos emmenèrent Pisistrate dans un

hangar du port. Lygdamis y donnait la dernière main à un char rutilant de dorures. Des hoplites amenaient deux chevaux blancs magnifiquement bouchonnés et sanglés, queues tressées. Pisistrate embrassa Lygdamis.

- Quel bonheur de te revoir ! Mais pourquoi es-tu venu ? Par simple amitié fidèle ? Comme futur témoin de mon mariage ?

- Disons les deux ! Et puis regarde ce char construit pour toi. Vois ce casque, ce bouclier à Gorgone, cette peau de chèvre, superbe égide, cette lance... Mon vieux tu vas accompagner une Athéna en personne ! Et puis ce masque, regarde ce masque. On s'y croirait !

- Bon, d'accord, dit Pisistrate, en tout cas je ne comprends rien à cette comédie ! Dites-moi donc, Magacès, Lykourgos, c'est du théâtre ou de la politique ? Je sens un piège là-dessous. Votre démonstration est obscure ! Vos calculs me déplaisent. Parlez ou je vais repars de ce pas...

- Calme-toi, dit Mégacès. Si calcul il y a, il est dans ton intérêt.

- Ouh la la, par Zeus je vous vois venir avec vos simagrées...

Accompagnée de quelques hoplites, Phyé entra soudain dans le hangar. Le silence naquit devant la beauté d'une nouvelle korè haut de gamme ! Tous en étaient comme paralysés. S'approchant de Mégaclês :

- Vous m'aviez demandée, je crois ? dit Phyé.

- Décidément, je ne te comprendrai jamais ! dit Pisistrate à Mégaclês.

-Rien à comprendre. Tu as une belle Athéna près de toi. Elle va te conduire dans Athènes. Nous suivrons. Rappelle-toi que l'apparence crée la vérité. Nos premiers philosophes l'affirment aux coins des rues. Allons Messieurs, déguisez la demoiselle ici présente. Avant qu'elle monte sur le char, passez-lui l'égide. Maintenant le masque... le casque... bouclier au bras gauche... elle monte sur le char et prend la lance à sa main droite... Parfait. Pisistrate, tu montes à son côté gauche. Bien. Tout le monde est prêt ?

Lygdamis tenait les rênes du cheval de gauche. On sortit du hangar en direction du port. Enfin on prit la route en direction d'Athènes.

Dès la traversée du Pirée, les gens qui apercevaient le char avec Athéna dans sa majesté, se précipitaient à genoux pour adorer la déesse, bras levés vers elle. Phyé ne bougeait pas, droite, comme fière de sa puissance, pleine de bonté pour ses adorateurs, heureuse, quoique le cœur battant. Elle cachait l'inquiétude naturelle d'être prise pour une fausse Athéna. Et si la déesse prenait mal ce jeu très risqué ? Elle trompait le peuple, redoutait d'être reconnue, peut-être serait-elle lapidée ? De distance en distance, Pisistrate avait beau lui chuchoter que tout irait bien jusqu'à l'Agora, elle ressentait des palpitations irrésistibles. Oui, mais une fois sur l'Agora, qu'allait-il se passer ? D'autant que sur leur passage des gamins irrespectueux se mettaient parfois à rire.

Lentement on traversa le quartier Koilè, on longea ce quartier Kollytos où Phylè se sentit encore plus émue, son quartier ! Sur la gauche les pentes de la Pnyx, à droite la colline redoutable de l'Aréopage, et toujours des Athéniens tombant à genoux, effrayés par la présence vivante de leur déesse au milieu d'eux. Une foule suivait le char sans trop approcher. Voici la rue qui mène à l'Agora, du bruit, des conversations, de l'agitation, des enfants qui marchent près du char, s'amuse, des groupes s'écartent visages bées, yeux exorbités, ne sachant si une vérité leur échappe. Est-ce vraiment Athéna ? Un mirage ? Un rêve ? Va-t-elle parler ? Et si oui, que va-t-elle annoncer ?

On entre sur l'Agora. Prévenus, les neuf archontes approchent. Le char s'arrête. Tout le monde reconnaît Pisistrate ou croit le reconnaître si cette vision ne relève pas de la pure magie...

Pisistrate invite Athéna à descendre du char, la précède vers le Bouleutéon. Des hoplites empêchent la foule de s'y engouffrer, sauf les bouleutes qui se ruent à leurs places. Athéna monte sur l'estrade. A côté d'elle, Lygdamis, devant elle Pisistrate qui va s'adresser à la Boulè. Brouhaha général.

Soudain, Athéna se penche vers Lygdamis. Tous deux descendent de l'estrade vers une petite porte.

- Pourquoi s'en va-t-elle ? crie Pisistrate.

- Une urgence ! répond Lygdamis qui disparaît avec Athéna.

Pisistrate saisit l'occasion :

- Vous excuserez notre déesse sublime. Chaque femme a des impératifs, les satisfaire une nécessité...

- Va-t-elle revenir ? s'exclament quelques bouleutes.

- Peut-être, rétorque Pisistrate, mais notre urgence à nous exige que nous examinions sans tarder les problèmes de notre société. Athéna présente ne donnerait aucune réponse immédiate à nos difficultés. Or nous devons les résoudre dès

aujourd'hui, vous le savez tous, et si Athéna m'a conduit vers vous, ce doit être pour l'instant parce qu'elle ne fait confiance qu'à moi ! Trop de désordres règnent dans cette ville où les lois de Solon sont encore lettres mortes. Vos chefs de partis m'avaient chassé mais au vu de vos discordes incessantes ils sont allés me rechercher jusqu'à Raïkélos sous l'inspiration d'Athéna. J'ai à vous parler, à vous faire prendre conscience que cette situation ne doit pas durer. Travaillons ensemble ! Jadis, après la victoire contre Mégare, nous l'avions déjà fait. Il est temps d'être sérieux ! Oui, travaillons. Courage !

X

Sous la présidence des Archontes, la Boulè accorda des pouvoirs temporaires à Pisistrate à la condition de soumettre ses nouvelles décisions à un vote et de demander l'avis éclairé d'Athéna selon la coutume des ancêtres.

Malgré quelques conversations éparses, un silence relatif se fit dans la Boulè quand Pisistrate fit cette déclaration :

- Athéniens, j'ai accepté de reprendre ma vie auprès de vous. La première décision que je vous propose est la création d'écoles pour notre jeunesse. En effet, nous n'avons que des palestres où s'entraînent nos éphèbes. Ils y vont seulement à partir de quinze ou seize ans. Mais avant ?

Trop de gamins errent dans les rues, des chômeurs, des handicapés sans la moindre activité. Parmi nous seule une minorité sait lire, connaît les lois, a les capacités d'échanger non seulement ici mais à l'étranger. Qui parle le perse ou l'égyptien, le phénicien, le scythe ? Qui ? Personne ! Nos écoles nouvelles seront chargées de cet enseignement indispensable pour voyager, commercer. Voilà un programme que nous ne pouvons plus négliger. On tire au sort les futurs magistrats ? Mais combien sont aptes à l'exercice de la justice, de l'urbanisme, de la vie économique, de la gestion d'une famille ? Combien ? Un sur cent, peut-être. Vous le savez mais ne faites rien pour que ça change. Or nous voilà une première tâche que je considère capitale. Si Athéna possède le don suprême de l'intelligence, elle la répandra dans nos écoles. Athéna ne sera plus une solitaire réfugiée sur son Acropole. Chaque jour elle sera parmi nous !

Nos jeunes doivent acquérir très tôt la philosophie, l'architecture, la menuiserie, l'histoire, la connaissance de la terre, de la mer, de l'Univers. Athènes se doit de créer, d'inventer, de résoudre. Combien d'entre vous, ici, dans cette assemblée, savent à fond ce que je viens de vous dire ? Un sur dix ? Avec nos dissensions permanentes nous perdons un temps considérable. Nous sommes entourés de peuples versés dans toutes les connaissances. Nous ? Nous passons jours et nuits à discutaitter, à jacasser. Même les Lacédémoniens en sauront bientôt plus que vous ! Les Mégariens reconstruisent leur flotte, notre Pirée reste sans accueillir des commerçants du monde entier, nos rues sont sales, nos temples délabrés, nos élevages sans production notable. Serions-nous citoyens de la cité grecque la plus faible ? Mon intention ? Faire d'Athènes la mère de la civilisation. Sinon, honte à nous !

Les bouleutes gardaient un silence pesant. Soudain, une ovation accueillit le propos vigoureux de Pisistrate. Il était vrai que les jeunes n'apprenaient que chez les artisans, quand ces artisans acceptaient des apprentis. Or, les écoles devaient former dès la prime enfance. Le vote fut unanime à main levée.

Cette première réforme emporta l'adhésion. On décida de consacrer des sommes importantes à la construction d'écoles avec obligation pour les parents d'y envoyer leurs enfants, non seulement dans Athènes mais dans toute l'Attique, tous les dèmes créés par Solon. Les citoyens ayant des notions de base y dispenseraient au moins ce qu'ils savaient et pour commencer, la lecture, la récitation, l'écriture, la gravure sur pierre, l'arithmétique.

Pourtant, la chose ne fut pas simple. Bien des parents survivaient parce que leurs enfants travaillaient ici ou là. On manifesta des résistances. Sur ce plan, il fallait que l'Etat prît en charge cette contrainte. La Boulè accepta. Les trésoriers, « héliénotames », levèrent les bras au ciel. Il faudrait créer des

impôts ! « Tant pis, assura Pisistrate, nous trouverons bien comment nous y prendre. L'avenir de notre ville en dépend. Le commerce y pourvoira. »

C'est alors que se développa la poterie décorative à la louange des Jeux Olympiques, pour l'usage quotidien, pour le plaisir. On vit apparaître en masse vases, aiguières portant figures noires sur fond beige avec scènes de la vie courante, athlètes, chevaux, éphèbes prenant leur douche, passant leur corps à la strigyle. Au Pirée, ces potiers étalaient leurs œuvres à vendre, et le succès se répandait. Des Grecs venaient de partout pour en acheter. Les sculpteurs se mirent au travail. Les destructions de vieilles maisons prirent de l'ampleur. Il fallait repenser l'urbanisme. Le travail ne manqua plus, l'argent circula, les campagnards trouvèrent de l'emploi en ville. Pisistrate était présent dans les chantiers, encourageait, donnait parfois la main, orientait les architectes, conseillait, soignait les blessés.

Un souci vint alors : le manque d'eau. On allait la chercher au bas du mont Hymette, dans les quelques sources d'un pays chiche en ce domaine. Pisistrate consulta. Des puisatiers venus de Thessalie eurent l'idée de faire une conduite souterraine qui amènerait l'eau jusqu'au centre d'Athènes. Mieux : sur l'Agora. On calcula les pentes, on creusa, on cimenta. L'eau devait couler nuit et jour. La ville fut bouleversée par le tracé des conduites mais en quelques mois apparut la fontaine bientôt célèbre : « Ennéakrounos », neuf becs à fort débit, autant de jets que de Muses ! Cette fontaine merveilleuse attira tant de monde qu'elle en devint un lieu de rassemblement, de conversations, de jeux, de rencontres d'amoureux. On y vint de toute la ville, occasions de mieux se connaître, de parler politique, philosophie, de réciter des poèmes, de chanter. L'Agora en devint « La place publique », futur modèle pour les autres cités, gloire d'Athènes, de la vraie démocratie naissante. On y buvait l'eau fraîche et les idées qui en découlent. Pour les gens les plus humbles, Pisistrate était le génie faisant renaître le paradis perdu depuis les temps heureux de Kronos !

Il va de soi que les succès de cet homme hors du commun finirent par exciter des jalousies féroces. On causa aussi sur la responsabilité de Mégaclos lequel préparait le mariage de sa fille avec Pisistrate. Un temps, il s'efforça de calmer les esprits et de détourner divers agacements de ses adversaires.

La noce fut grandiose. Sur l'Agora, je revois Pisistrate soulever Leuconoè dans ses bras au milieu des applaudissements. Hippias et Hipparque, les deux jeunes fils de Pisistrate, alors orphelins de mère, assistaient à la cérémonie et dirent à Leuconoè combien ils étaient heureux d'avoir enfin une nouvelle mère à laquelle ils pourraient confier leurs petits secrets. Le peuple d'Athènes accompagna les époux au haut de l'Acropole pour un sacrifice à Athéna-Promachos. Son égide bénirait le couple. Elle étendrait sur lui son bouclier, preuve de force et de vie éternelle. Malgré quelques doutes sur la vraie Athéna naguère compagne de Pisistrate, c'était bien elle, disais-je un peu partout, qui avait reconduit Pisistrate à Athènes. Un immense repas public se déroula ensuite sur l'Agora et dura tard dans la nuit avec musiques, danses, récitations de poèmes par des aèdes. Présents, Simonide de Céos et son neveu Bacchylide déclamèrent leurs odes triomphales. Les jours d'après, nombreux spectacles furent donnés dans le théâtre de Dionysos.

Mais tout peuple est, hélas, versatile. Un homme politique devient suspect à beaucoup, même s'il fait des cadeaux. Le peuple d'Athènes est l'exemple de ces changements d'opinion. Un jour oui, non le lendemain, sans motifs apparents. Malgré les résultats spectaculaires des idées de Pisistrate, les « gens de la plaine » et « ceux de la côte » s'estimaient frustrés. Tout n'allait pas aussi vite qu'attendu. On n'avait pas construit assez de bateaux, pas assez de chantiers sur le Pirée, des marins peu payés, des lois de Solon trop sévères. La liberté, oui, mais à

quel prix ? Il y avait encore de l'agitation dans certains dèmes de la campagne reculée où l'on préserve les vieilles traditions. Pisistrate s'y était rendu afin d'expliquer, de rassurer, d'organiser fêtes, semailles, récoltes. L'Athénien moyen étant une forte tête, on lui reprocha des impôts, des taxes. Car pour les travaux dans Athènes, une dîme était prélevée sur les produits de la terre, de même qu'en ville et au Pirée sur les bénéfices des artisans et commerçants.

XI

Ainsi la nouvelle Athènes commençait à prendre forme. Une révolution. A chaque instant Pisistrate était sur le terrain, rentrait fourbu, s'occupait de ses enfants à l'occasion, de son épouse de façon telle que cette jeune femme en vint à se plaindre à sa mère. Celle-ci la consola du mieux qu'elle pouvait lui expliquant qu'elle-même voyait peu son Mégaclys sans arrêt

retenu qu'il était par la politique, l'Acropole, les archontes, les tribunaux, la Boulè, les travaux au Pirée ou Athènes. Moins occupé, Lykourgos faisait une cour assidue à l'épouse de Mégaclês ! Elle n'en parlait pas pour éviter les cris ou une fâcherie pénible, voire dramatique. Pour avoir la paix, elle en appelait à Héra. Outre qu'elle n'était plus bien jeune et ne comprenait guère en quoi elle séduisait encore.

Lykourgos m'en avait chuchoté chez lui un soir de dîner bien arrosé. Mais de mon côté je m'étais bien gardé d'en parler à Pisistrate. Après tout, cette histoire ne me concernait pas...

Or, comme les deux femmes s'entretenaient d'habitude au sujet de leurs maris, un matin Leuconoè arriva secouée par des sanglots.

- Je ne peux plus le supporter ! s'écria-t-elle devant sa mère.

- Voilà du nouveau ! Après six mois de mariage tant de lassitude ?

- Mais, ma mère, je ne suis pas un garçon... Non. Je refuse ! S'il est éraste, je ne veux pas être son éromène ! Il veut toujours me prendre... Excuse-moi !

- Je ne comprends pas. Ou alors... c'est que...

- Mais si ! Justement. Il me répète qu'il ne veut pas d'enfant de moi. Il en a déjà deux et ça lui suffit. Que je m'occupe de ses fils et c'est tout. Ces mœurs contre nature me déshonorent. Je l'aimais, pourtant. Aujourd'hui je le déteste ! Il me reste mes seuls parents pour me défendre, car vous allez mettre bon ordre ou je me précipite dans un ravin. Ce comportement me dégoûte ! Mère, viens à mon secours, je t'en supplie... Quelle horreur !

- Eh bien, je vais en parler à Mégaclês, ton père.

- Tant mieux si mon père le sait. Je ne veux plus vivre dans de telles conditions ! Dès aujourd'hui je ne retourne plus chez lui. Si mon père et lui se fâchent, ça m'est parfaitement égal.

Mon père ne va pas me contraindre, ce serait odieux ! Il se doit de me protéger.

Tard ce soir-là, Mégaclys rentra, fatigué d'une journée harassante.

- Tiens ! ma fille chez ses parents ? Que signifie...

Praxinoè l'accueillit dans un lourd silence et Mégaclys s'en étonna.

- Oui, dit-elle, notre fille est ici, chez ses parents, et pour cause !

- Comment cela, « et pour cause » ?

- Ta fille, « notre » fille, ne veut plus vivre avec Pisistrate. Voilà tout.

- Une épouse doit tout à son mari !

- Oui, à condition que ledit mari se comporte en mari ! Or il n'en est rien, Un homosexuel qui la prend comme un garçon, soumise à tous ces vices qui règnent dans certains milieux à l'amour dévoyé. Pour ma part, je la veux sous mon aile. Je la garde chez nous à l'abri. J'en appelle à Héra, notre déesse de la femme et de sa dignité ! Si Athéna est restée vierge c'est son affaire !

- Peut-être, mais dans ce cas c'est notre famille qui perd la dignité dont tu parles. Je ne tolérerai pas ce genre de caprice !

- Ce n'est pas un « caprice ». Il s'agit ici d'un crime contre la loi d'Aphrodite et notre fille a le droit d'exiger le divorce ! Je la soutiens. Jamais tu ne t'es permis de telles attitudes avec moi. A toi d'agir en conséquence. Je ne reviendrai pas là-dessus. Ta fille passe avant notre gendre, appelé ou non Pisistrate !

- Te rends-tu compte des suites ?

- Oui. Mais la vie de notre fille en dépend. Vous les hommes, vous prêchez la morale, la pureté de la nation grecque. Si

Pisistrate refuse d'avoir des enfants outre les siens, grand bien lui fasse. Qu'il épouse ailleurs ! Ces pratiques sont indignes de notre famille que tu prétends illustrer. Tu as voulu les marier ? Prends en charge ce qui en résulte !

Mégaclès sembla soudain comme effondré par cette révélation. Pour lui le mariage de Pisistrate avec sa tribu assurait à l'un et à l'autre un avenir doré. Que Pisistrate ait eu des mœurs homosexuelles, cela le regardait, mais qu'il ait voulu les pratiquer avec Leuconoè, le problème prenait un autre tour. Cette histoire finirait par se répandre. Mégaclès et sa famille des Alcméonides seraient objet de moquerie, de ridicule, voire de critiques acerbes. Lykourgos serait le premier à profiter de cette réputation. Les partis diraient que ces habitudes devaient rester dans le domaine de la littérature, des discussions entre philosophes, mais absentes dans les alliances de sang entre les dirigeants de l'Etat.

Mégaclès courut réveiller Lykourgos et lui confia l'affaire en personne et au plus vite. Tous deux tinrent conseil et décidèrent de faire comprendre à Pisistrate que sa présence à Athènes ne se justifiait plus. Il avait beaucoup fait pour la ville avec ses idées et ses réformes. Là il dépassait les bornes.

Devant Lykourgos, Mégaclès reconnut son erreur.

Dès l'aube et sans avoir dormi, ils frappèrent chez Pisistrate. Celui-ci fut très surpris de les voir arriver si tôt.

- Tu repars sur le champ pour ton Raïkélos ! dit Mégaclès sans cacher sa colère. Je t'avais fait confiance en te donnant ma fille. Tu as deux fils, c'est bien et je t'en félicite. Que tu traites ma fille comme un garçon m'est insupportable. Lykourgos ici présent et moi-même sommes d'accord pour éviter notre déshonneur et te dire de disparaître au plus tôt. Si la chose se sait en Attique, des sykophantes vont faire courir des bruits sur nos mœurs. Il va y avoir de graves désordres dans nos demeures et nous allons être contestés comme chefs de partis. Moi,

Mégaclès, je considère caduc et rompu ton mariage avec Leuconoè. Tu ne veux pas d'enfant avec elle ? Garde les tiens et va-t'en !

- Mais enfin, dit Pisistrate, je suis libre de...

- Tu ne discutes pas ! Tu fais tes paquets et prends le premier bateau !

Pisistrate obtempéra. Avec ses fils et quelques plus proches partisans il s'embarqua pour rejoindre Lygdamis dans l'île de Naxos. Il y retrouverait son meilleur et fidèle ami.

Dès son arrivée, celui-ci prit le parti de Mégaclès. Il ne comprenait guère les arguments de Pisistrate de ne pas vouloir d'enfants.

- Je t'explique : à mes yeux l'alliance avec cette famille me mettait en porte à faux, quoique seulement pour un temps. Je savais qu'elle ne durerait pas parce que je connais la fourberie du « beau-père ». Nous n'avions pas parlé des héritages éventuels et que mes deux fils pourraient s'en trouver spoliés tôt ou tard ! De ça je ne voulais pas entendre parler.

- Tu as décidé ainsi. Après tout ce sont tes affaires. Cependant je t'assure travailler avec toi soit pour une réconciliation soit pour une action beaucoup plus forte au profit de notre vieille amitié. D'autant qu'à Naxos même, je suis prêt à mettre en application ta manière de concevoir un Etat. Tu en as donné maintes preuves à Raïkélos et j'aimerais les répéter ici à Naxos, si tu veux bien. Outre que je n'ai pas de fille à t'offrir en mariage !

- J'aurais refusé ce marché. Une fois suffit ! Non, je te propose de former une armée, de construire une flotte qui complètera nos quelques bateaux de Raïkélos. Ensuite, nous irons voir les gens de Chalcis et Erétrie qui seront ravis d'imposer à Athènes et aux deux énergumènes, Mégaclès et Lykourgos, de se soumettre à plus forts qu'eux. D'autre part, tes gens de Naxos verront en toi un chef à suivre en toute occasion

avec des forces d'intervention où qu'ils le souhaiteront. Leur sens du commerce y trouvera son compte, nous deux par conséquent. Mes fils, Hippias et Hipparque, vont s'entraîner à la haute politique. Ils pourront diriger Athènes après moi. Car nous allons attaquer Athènes. Je sais. La chose est risquée, mais... qui ne tente rien ?

XII

Lygdamis fut enchanté par ce projet qui allait lui assurer un pouvoir solide, voire faire de lui un tyran incontesté.

Nos deux hommes partirent en campagne dans l'île. Hameau après hameau, plage après plage, ils organisèrent des réunions d'information, de propagande, d'invitations aux jeunes : rejoindre l'armée, participer aux entraînements, se former à la navigation de guerre, parcourir les îles voisines et lointaines afin de se procurer du bois de construction pour les navires. Il fallait frapper monnaie, tisser en quantité, penser aux provisions de bouche, savoir observer le ciel pour la navigation de nuit, connaître parfaitement l'art de la voile et la science des vents. Travail considérable et patient doublé du langage spécialisé de la marine : les signaux, les ordres, l'hygiène, les manœuvres.

Nombreux mois furent nécessaires auprès de gens simples pêcheurs ou bergers, d'habitude analphabètes. Mais le succès fut au rendez-vous. Lygdamis put présenter à Pisistrate une jeunesse enthousiaste, courageuse, décidée.

Outre ces premiers éléments de combat, parmi eux certains se montrèrent si doués qu'ils reçurent la responsabilité d'un

commandement. Chaque bateau aurait ainsi son capitaine et des sous-officiers de première classe. Ils étaient conscients qu'une opération navale d'envergure ne s'improvise pas.

On n'oublia pas la question de la nourriture, de l'entretien, du rythme de vie. Le quotidien dans l'île fut à son tour objet de réflexion. Les habitants acceptèrent d'appliquer les idées de Solon en politique et organisation sociale. On créa des dèmes, le tirage au sort des magistrats parmi des élus, magistrats tant civils que juridiques, établissement de lois adaptées à l'île. Ainsi Naxos devint en deux ans un Etat complet avec son autonomie et son indépendance.

Pendant cette période, Raïkélos s'était développé, avait augmenté sa capacité d'intervention à l'extérieur. Pisistrate en profita pour retourner en Eubée, exciter les gens de Chalcis et Erétrie à cette attaque dont ils profiteraient par retour d'investissement, récompenses d'un effort de guerre. Ils discutèrent cependant l'âge de Pisistrate qui approchait les cinquante ans, hésitant à lui confier le commandement suprême. Une maladie, un accident, l'affaire pourrait tourner court, les suites être désastreuses. Il lui fallut leur faire miroiter la main mise sur toutes les îles des Cyclades et du Dodécanèse, domination de la mer Egée. Cette force leur donnerait les coudées franches face aux Lacédémoniens, voire à la Perse qui installait de nombreux Satrapes sur l'Ionie et, de ce fait, les menaçait. On voulut bien l'écouter. Les Erétriens continuèrent de rester circonspects au souvenir de leur précédente intervention, à l'affaire de Phyé qui n'avait pas abouti : Pisistrate quand même évincé après cette tentative, certes amusante, mais sans lendemains.

Après cette nouvelle guerre, est-ce que Pisistrate arriverait cette fois à se maintenir au pouvoir, à payer sa dette ? La société athénienne accepterait-elle une forme de tyrannie doublée d'une influence eubéenne ? Il avait beau promettre, l'avenir est toujours incertain. Il faudrait interroger

l'oracle de Delphes dont les réponses restent souvent ambiguës, sinon trop difficiles à interpréter. Et quand on consulte sur un problème de ce genre, des oreilles indiscrètes connaîtront ces projets et ne se priveront pas d'informer les Athéniens. Bavards et sycophantes distribueront leurs avertissements partout. La chose arrivera jusqu'à Mégaclos et Lykourgos...

Pisistrate avança son argument suprême : les mines du Pangée qu'il exploitait. C'était une vraie fortune qui les aiderait de toutes les manières. Les Eubéens y furent assez sensibles étant donné qu'ils étaient commerçants dans l'âme. L'argent est de tout temps le nerf de la guerre.

Pisistrate revint à Raïkélos. Pour emporter définitivement l'accord des Eubéens, lui et sa troupe s'embarquèrent pour l'Eubée sur une vingtaine de bateaux suffisamment équipés. Ils n'étaient pas de vrais vaisseaux de bataille navale, mais pourraient offrir leurs services aux troupes auxiliaires. De leur côté les Chalcidiens acceptèrent que Pisistrate prît le commandement sur leur vaisseau amiral et précisât la stratégie qu'on appliquerait puisqu'il connaissait en détails rade et port du Pirée.

Par une nuit fortement ennuagée, du port d'Erétrie la flotte leva l'ancre sans bruit. Le littoral sud de l'Attique n'était pas loin. Des alliés Argiens et Thébains s'étaient déjà rassemblés sur la plaine de Marathon pour attaquer Athènes par le nord. Ils anéantirent des guetteurs trop curieux qui auraient pu courir vers Athènes et prévenir. Côté sud, en mer, l'obscurité restait profonde et dissimulait l'armada. Bientôt on doubla le cap Sounion. Depuis son petit temple Poseïdon accorderait sa protection. Les trières longèrent lentement le littoral sud vers le Pirée. Toujours dans l'ombre, les navires se déployèrent en demi-cercle à quelques miles au large. On attendrait le lever du jour afin d'éviter toute erreur.

Enfin aux premières lueurs, sur la trière amirale, Pisistrate décida de prendre la tête et d'accoster en plein centre du Pirée juste avant l'apparition du soleil. Toutes les autres suivirent en forme de coin pour se déployer en temps voulu.

Branle-bas de combat. Solidement armés, les hommes de Raïkélos et les Eubéens envahirent précipitamment le port et tous ses quais. On prit sans résistance la garde du Pirée et le gros de l'armée s'élança en direction d'Athènes, Pisistrate en tête. Il fallait immédiatement occuper l'Agora, encercler l'Acropole, prendre de force la Pnyx, lieu de réunion de l'Aréopage, arrêter la garde des Archontes, enfin rassembler toute la ville et l'avertir que Pisistrate était de retour et allait s'adresser à la foule pour expliquer la situation. A ce moment entrèrent aussi dans Athènes les troupes venues depuis Marathon.

Au milieu de la matinée Pisistrate tenta de prendre la parole mais dans la foule devenue soudain compacte et bruyante sa voix ne portait pas assez. Il se dirigea vers l'escalier qui mène à l'Acropole afin de se trouver en hauteur et que tout le monde pût mieux entendre.

- Athéniens, vous me savez des vôtres. Je ne veux aucune guerre contre vous. Tous ces soldats qui m'accompagnent sont athéniens, argiens, thébains, eubéens qui partagent mes idées et mes projets dans l'intérêt de nous tous ici réunis. Ces soldats répandus dans la ville vont aller chez les uns et les autres prendre vos armes et les déposer dans le vieux temple de Thésée, ceci afin d'éviter une bataille inutile. Au lieu de vous opposer à eux, contribuez ainsi à l'établissement d'une paix dont nous avons tous besoin. Assez de mésententes entre les partis, assez de contestations, assez de misère à travers notre chère Attique ! Il est temps de nous mettre au travail, de construire notre force et notre liberté, notre démocratie, notre belle Athènes, notre puissance sur la mer et dans toute la Grèce ! Oui, je suis aujourd'hui revenu parmi vous de qui j'attends la grandeur et la force. Sans vouloir vous priver de quoi que ce soit, au contraire je désire votre rayonnement dans

le monde. Je le répète, assez de dissensions, de violences, de haines ! Avec vous, j'insiste : « Avec vous ! » je ferai de notre Athènes la ville modèle, la ville où viendront vivre savants et artistes, sages et philosophes. Je veux avec vous que notre ville passe pour la mère de l'intelligence et de la beauté, que notre grande déesse Athéna montre au monde entier le chemin à emprunter vers la joie et la sérénité, que ce soit vous, les Athéniens, à qui les générations futures seront reconnaissantes d'avoir appris aux civilisations le meilleur de l'homme ! Avec vous j'inviterai les plus grands esprits à enseigner ici des valeurs exemplaires. Avec vous des gens du monde entier seront fiers d'avoir fait chez vous leurs études les plus poussées dans tous les domaines. Ils viendront de Crète, de Lesbos, de Milet, de Perse , de Thrace, de Macédoine. Oui, citoyens d'Athènes, je suis ici pour vous y aider, vous encourager, vous féliciter d'avance pour votre œuvre et que partout on dise : Athènes nous a tout donné !

Malgré la résistance de quelques-uns, Pisistrate reçut une ovation.

Mégaclys s'approcha et lui dit : « Après tout, pourquoi pas ? »

Certains refusèrent de rendre leurs armes, peu tout compte fait.

Le programme était vaste. D'une ville ancienne, archaïque, divisée, où Solon avait déjà fait faire quelques progrès, il allait falloir créer une ville moderne comme on n'en avait jamais vu. On le sait : Pisistrate voulait opérer une révolution politique, sociale, scientifique, littéraire, religieuse. Tout y était à inventer. Ailleurs étaient nées des civilisations brillantes. Athènes devait les dépasser. Athènes devait remodeler le sens de l'existence, de la pensée, de la sagesse. Non, le programme n'était pas « vaste », il était hors des normes connues. Sous son impulsion, Pisistrate rêvait d'un destin extraordinaire pour « sa ville », celle

de sa famille, de ses contemporains, de ses amis et même de ses ennemis pas encore persuadés. Il finirait par les rassembler sans exception. L'enrichissement serait mesuré, la pauvreté réduite à un souvenir ! Le travail y serait un honneur, le commerce flamboyant, les arts au sommet. La vie quotidienne serait celle d'un nouvel âge d'or, comme au temps de Cronos !

Je fus chargé d'aller dans tous les dèmes prêcher la bonne parole. A l'ombre des figuiers, on parla, on adhéra, on discuta mais on décida d'adhérer. Le pari de Pisistrate valait la peine d'être lancé. Quelques-uns considérèrent cette œuvre à entreprendre comme celle d'un tyran. Je leur objectais que la réussite était à ce prix. Il en coûterait des sacrifices, des luttes, de la patience. Athéna serait là, avec eux, pour les protéger, les inspirer, leur donner le désir d'un destin fabuleux !

Quelques années avant, Pisistrate avait déjà réussi la construction de la fontaine « Ennéakrounos », et elle fonctionnait. Elle était devenue un lieu de rencontre où se désaltéraient les bavards, où les filles se faisaient siffler, surtout les plus belles accompagnées de leurs ânes bâtés d'outres. Si le reste du projet donnait les mêmes résultats, il faudrait bien reconnaître que la tyrannie de Pisistrate méritait d'être prise au sérieux.

Pour commencer, Pisistrate décida la mise par écrit des poèmes homériques pour que tous les enfants puissent les apprendre en détails.

Ainsi, juste après peu de mois, arrivèrent en masse des liasses d'un papier venu d'Egypte. Sous la dictée d'aèdes invités, des scribes écrivirent l'Odyssée en plusieurs exemplaires. La jeunesse allait en profiter pour découvrir dans Télémaque une foule de vertus. Il était le fils fidèle parcourant le monde à la recherche de son père. Il était ce fils parfait d'une Pénélope, mère courageuse, image d'abnégation, soucieuse de

conduire au mieux les biens et la fortune d'un époux adoré, occupée à la santé et au bonheur des siens, sachant parfois recevoir des amis d'Ulysse, hélas peu polis, osant prétendre à la main de la sage épouse. Car Ulysse passait pour disparu depuis la fin de la Guerre de Troie. Tous les autres héros avaient fait leur retour triomphal. Ulysse non ! Pénélope refusait de le croire mort. A Télémaque elle avait prêché la patience : « Ton père reviendra ! » Télémaque avait cherché partout, rencontré des rois, des Etats bien gouvernés, des héros revenus d'une guerre déjà célèbre. Comme Télémaque, le jeune athénien apprendrait, retiendrait, ferait table rase du passé pour construire une ère nouvelle.

Dans sa langue savoureuse, ce poème d'Homère, édictait une morale familiale que Pisistrate désirait inculquer aux générations.

Après l'Odyssée, les scribes écoutèrent le récit de la guerre elle-même et se décidèrent à mettre aussi par écrit l' « Iliade ». La morale n'y était plus celle de la famille. Le poème célébrait la puissance des dieux et des héros. Héros de guerre, bien sûr, mais héros de grandeur, de justice, de noblesse, héros de cœur avec le sens du dévouement absolu et de l'amitié à son sommet. Achille y est le modèle du grec en ce qu'il a de plus faible mais en outre de plus grand. Il n'a pas peur de pleurer dans les bras de sa mère Thétis, mais il sait se reprendre, devenir terrible pour venger la mort de son meilleur ami d'enfance, Patrocle ! Et puis dans l'Iliade on trouve la sagesse de Nestor, la puissance de deux Ajax, la punition des bassesses, la ruse d'Ulysse qui nous enseigne comment venir à bout d'une victoire qu'on n'espérait presque plus. Achille y accepte de recevoir et d'honorer Priam, le père de son ennemi Hector. Achille, pour les jeunes grecs, devient le modèle de la piété, de la hauteur d'âme, guerrier terrible, oui, mais généreux quand il le faut. Il meurt. Son destin est sublime comme un idéal de vie !

L'Iliade ? Ce sont aussi ces dieux qui nous aident. Quelquefois ils prennent un mauvais parti mais gagnent quand même au profit de l'honnêteté et de la justice. Athéna était sur le terrain mais elle est venue dans Athènes enseigner ce qu'il en est de la guerre : l'horreur, la misère, la mort pour rien ! De ce fait elle sait les valeurs de la paix, en donne les leçons.

- Es-tu bien certain, lui dirent un jour Mégaclos et Lykourgos, que cette morale que tu veux répandre parmi nous est la bonne ? Faire table rase du passé ne nous semble pas digne du respect dû à nos ancêtres, les tiens aussi. Egée, son fils Thésée, ils nous ont libérés de l'emprise crétoise. Devons-nous les oublier ? La révolution de Dracon, les réformes de Solon sont-elles lettres mortes selon toi ? Ce passé n'est-il pas lui aussi glorieux ? Nous avons une morale civique, nous avons des institutions qui satisfont la majorité...

- Cette table rase que vous m'opposez n'envisage pas l'oubli total de ce qu'ont fait de mieux nos ancêtres ! Il s'agit de les perfectionner, de leur apporter un sang nouveau, non plus de faire grandir un ensemble déjà acquis mais de mettre l'individu seul face à son destin de citoyen en pleine possession de lui-même. Vous savez que les entreprises de Solon n'ont pas vraiment abouti, que son exigence de « secouer le fardeau de l'esclavage pour dettes » n'est toujours pas en vigueur. Cet esclavage existe encore, et vous n'y êtes pas étrangers, que je sache ! Je veux que son premier essai de « démocratie » soit enfin appliqué. Il a été mon maître et moi-même lui ai reproché qu'il n'en avait pas fait assez. Il a été tellement critiqué qu'il a dû s'éloigner d'Athènes pendant dix ans, écrire et publier les poèmes où il insiste pour dire qu'on ne l'a pas écouté ! Et aujourd'hui c'est à moi que vous vous en prenez ? Le petit peuple me comprend, lui. Vous, à travers vos critiques, vous regrettez votre morale de jadis, vous ne voyez que vos intérêts d'argent, vos arrangements et vos alliances calculées. Je veux que chaque athénien se prenne en charge, que le plus pauvre ait droit à la parole autant que vous, qu'il ait le pouvoir de

proposer une loi et de la faire voter. C'est finalement cela que vous cherchez à combattre en me combattant! Si ce que vous appelez ma tyrannie donne à chacun sa liberté, eh bien je ferai tout pour la maintenir et le petit peuple sera mon meilleur défenseur. Travaillons au lieu de bavarder ! Homère nous donne une voie à suivre, des exemples incontestables de grandeur et de gloire, de générosité et d'amitié. Si vous les refusez, libre à vous. Moi, je persiste dans mes choix.

Pour remercier les Argiens qui avaient participé à sa reprise du pouvoir, Pisistrate se rendit à Argos. Charmé par la beauté du pays et en particulier par celle des filles, il avait beaucoup remarqué une certaine Timonassa. Il voulut rencontrer le père, Gorgilos, lequel lui accorda la main de sa fille dont Pisistrate eut deux autres fils : Iophon et Hégésistratos, ceux-ci non légitimes, car leur mère, quoique libre, n'était pas athénienne de naissance.

XIII

Aux yeux de Pisistrate, l'école et la connaissance d'Homère ne suffisaient pas. Il fallait au peuple de grandes manifestations publiques. Dans ce domaine je ne pouvais qu'abonder. Les peuples ont besoin de se réunir autrement que pour faire de la politique.

Un campagnard natif de Marathon, du nom de Thespis, organisait des spectacles propres à répandre la gaieté parmi les gens de son cru. Avec sa petite troupe il s'amusait à inventer parmi rues et faubourgs des petites scènes comiques dont le succès grandissait. On l'avait vu dans tous les dèmes, surtout ceux d'Athènes. Il logeait dans une sorte de roulotte où il

transportait des petits panneaux de bois suggérant décors de champs ou maisons. Il avait aussi fabriqué des masques pour représenter des dieux ou des héros de la mythologie, dressé des chiens savants, fait de son âne un acteur. Chaque fois qu'il préparait un spectacle il invitait des gens du dème à jouer les utilités. De cette manière la population prenait une part active à ses comédies.

En fin d'après-midi, il s'installait au pied de la première colline venue, plaçait les spectateurs en hauteur et en demi-cercles. Thespis et sa troupe, déguisés selon le sujet, provoquaient des éclats de rire sur le dos des célébrités locales, à propos de divinités ridicules comme satyres et silènes. Tel politicien lui servait de pelote d'épingles. On l'applaudissait à tout rompre. On rentrait chez soi repu de bons moments sans oublier les trouvailles et astuces de ce baladin audacieux, sinon provocateur.

Pisistrate l'avait parfois vu, écouté, suivi, applaudi.

- Tes idées m'en ont donné ! lui dit-il par hasard. Pourrais-tu organiser de beaucoup plus grands spectacles qu'on présenterait au pied de l'Acropole ? Tout Athènes y viendrait ? Non ?

- Par Zeus ! reprit Thespis, l'idée me semble excellente. Cependant les bas flancs de l'Acropole ne sont que tas de cailloux ! Je ne vois pas bien comment un public accepterait de s'y asseoir, ou alors...

- Ou alors ? rétorqua Pisistrate. Alors on y construit des gradins !

- Dans ce cas... Mais je n'ai pas l'argent pour ça !

- Peu importe. Pour le plaisir du peuple le trésor public s'en chargera !

- Et si je me déguise en Pisistrate et fais rire de ta personne ? Tu es tyran, comme on dit. Gare à toi, mais surtout gare à moi!

- Pas du tout ! Je connais mes ridicules et mes faiblesses...

- Bon. Tant pis pour toi. Tu l'auras voulu !

- Eh bien chiche! répondit Pisistrate.

Sitôt dit, sitôt entrepris. La foule participa. On dégagea les « cailloux » que Thespis redoutait. Ils serviraient à une autre construction car Pisistrate pensait à bien d'autres projets, non seulement au bas de l'Acropole, mais aussi au-dessus. Le vieux temple d'Athéna menaçait ruine et dans un coup de vent la statue de « Promachos » avait failli tomber de son socle.

Parmi ces travaux, Thespis aperçut Pisistrate :

- Tu sais que je joue d'habitude sous la protection de Dionysos ?

- Evidemment. Ensuite ?

- Ensuite, il faudrait en profiter pour lui dédicacer une fête somptueuse, avec des processions, des repas publics, des danses échevelées, des concerts. Occasion de montrer nos chevaux en cavalcades, outre ceux des Hippobotes de Thessalie dont les élevages produisent les plus belles races. Outre que ton grand ami Léoclès pourrait prendre en main ce genre de spectacle...

- Je te redis mon soutien. Figure-toi que j'ai déjà rêvé ce genre de grande manifestation, que Dionysos m'est apparu en songe et m'a parlé de « Grandes Dionysies » afin que les Athéniens sachent ce qu'ils lui doivent. Je les lui ai promises pour les débuts de printemps. Donc pour ces fêtes tu présenteras tes drames, tes comédies, tu encourageras de nouveaux auteurs qui composeront des tragédies. Nous avons déjà les « Panathénées » en début d'été. Les filles de l'Attique y présentent les plus beaux tissus qu'elles ont préparés pour vêtir Athéna. C'est une fête sérieuse qui manifeste la piété du peuple. Or, ces futures « Dionysies » seront orientées seulement vers le spectacle, donc le théâtre. Le peuple a besoin de distractions. Je t'en confie la responsabilité.

Pisistrate regardait souvent sa ville, ses ruelles, ses maisons bancales. Il n'y avait aucun souci d'élégance, pas de statues dans les carrefours. De mauvais garçons y traînaient, désœuvrés, agressifs. Il décida de mettre les sculpteurs au travail afin de repenser l'urbanisme. Aucune œuvre d'art ne se trouvait dans les maisons à l'exception du seul nécessaire à la vie courante. Chez les pauvres, qu'il connaissait bien, il fallait remédier à ce dénuement

Sur le marché de l'Agora, Pisistrate remarqua qu'un potier vendait coupes et aiguières de couleur noire et brillante en place des poteries ordinaires.

- C'est nouveau ce que tu fabriques... constata Pisistrate.

- Oui et non! J'en peux faire aussi en ocre-rouge, en jaune, avec dessins...

- Fort bien, mon ami. Pourrais-tu y peindre des personnages ?

- Je ne sais faire que du géométrique, des zig-zag, des feuilles. Pour des personnages je devrais embaucher des peintres habiles. Mes poteries seraient plus chères... Et puis quels personnages ?

- Des gens de tous les jours ! Ah, et puis des jeunes courant à la palestres, des athlètes des Jeux Olympiques, des familles à table, des dames à leur coiffure, que sais-je ? Tu as des sujets à foison !

- Peut-être, répondit le potier, mais les prix vont monter ! Il faudra passer un temps fou à l'exécution de ces décors !

- Eh bien j'achèterai tes premiers essais ! Zeus m'est témoin... Ton nom ?

- Douris.

- Dans huit jours je veux une belle aiguière jaune à bandeaux noirs et, sur le pourtour, des champions olympiques

en train de courir. Tu marqueras au-dessous d'eux « Douris m'époïésen », donc ta signature. Ce ne sera plus un simple pot : Une œuvre d'art et... signée d'un « Douris m'a faite ».

- Je ne te garantis rien, mais je vais essayer...

- Tu as ma promesse.

Le bruit courut parmi les potiers et très vite l'Agora vit à la vente un nombre important de ces oeuvres qui eurent un succès total. Même les plus luxueuses furent achetées sans discussions et les diverses signatures se firent connaître au-delà d'Athènes, en Ionie, dans les îles, en Eubée, jusque dans les colonies de Sicile et d'Italie. Elles devaient encore être objets de cadeaux aux dieux ! On y admirait les gestes de la vie quotidienne, les repas en famille, la grâce de jeunes filles s'adonnant à leurs jeux, les scènes de la mythologie, les sports, les batailles, chevaux et bœufs, les portraits des habitants de l'Olympe...

Tous ces succès commerciaux inspirés par Pisistrate contribuaient à rendre l'homme de plus en plus accepté. L'argent rentrait. La pauvreté devenait plus rare. Les Athéniens en vinrent à réclamer plus à Pisistrate, comme lui-même en avait demandé jadis à Solon dont les lois étaient enfin appliquées dans toutes les institutions : justice, finances, apaisement dans les dèmes de la campagne. C'est alors que la véritable « démocratie » devint un principe de gouvernement. Tout le peuple put alors s'exprimer dans cette assemblée appelée « Ecclésia ». On vit apparaître les premiers grands orateurs lançant de violentes diatribes pour ou contre telle loi proposée, telle guerre envisagée, telle alliance ou conquête. Athènes devenait pour toute la Grèce la ville « référence ». Du côté de l'Empire Perse on éprouva l'inquiétude de voir naître un ennemi potentiel.

XIV

Dans Athènes, peu de monnaie. Les échanges se faisaient en majorité au moyen du troc. On rendait un service contre du travail, des produits divers, de la nourriture, des animaux de boucherie. Seules quelques familles riches possédaient de l'argent en espèces sonnantes et trébuchantes. On voyait parfois circuler des pièces venues d'ailleurs, en cuivre ou en bronze, presque jamais en or. La Grèce n'avait pas de régions aurifères comme la Phrygie, la Perse, l'Égypte. Pendant toute sa vie, l'Athénien moyen ignorait ce que pouvait être une bourse attachée à sa ceinture, le paysan encore moins. On sait combien la misère avait irrité Pisistrate, comme ses copains dans notre jeunesse et même quand il eut son rôle de grand politique à qui l'on demandait souvent ses idées, son intervention, son secours, voire ses ressources personnelles. Parfois aussi il me sollicitait mais je lui montrais combien ce partage, si louable par ailleurs, risquait de le ruiner lui et les siens. Mon père, déjà vieux, le lui reprochait tout en participant par revente de son blé.

Ses partisans «de la montagne » vinrent un jour le trouver et lui suggérer d'aller visiter les monts du Laurion où l'on avait découvert des mines de plomb-argentifère. Il m'en parla. Séduit comme lui, je l'ai vivement encouragé à les faire exploiter sans

retard. Le trésor public manquait de fonds. Le commerce extérieur avait rapporté un peu de monnaie étrangère mais en quantité largement insuffisante. Elle pouvait enfin être compensée. Des fondeurs se mirent aussitôt au travail. On allait pouvoir frapper des pièces aux emblèmes choisis pour Athènes. Quelques fondeurs proposèrent de frapper une image d'Athéna sous l'aspect d'une chouette. Décision fut votée. Le trésor public en fut presque submergé. Les hellénotames, ou trésoriers, payèrent enfin en argent les travaux commandés par l'Etat.

Cette richesse soudaine permit à Pisistrate d'envisager de grands travaux outre ceux du théâtre à achever. Par la découverte de cet argent, on avait la preuve que les dieux protégeaient Athènes et toute l'Attique.

Je me suis permis de lui manifester quelques réticences. Cependant, alors qu'il était parti consulter l'oracle de Delphes pour des raisons personnelles, Pisistrate me chargea de convaincre la Boulè de voter un budget afin de construire sur l'Acropole un temple de cent pieds pour y abriter la statue d'Athéna. J'eus le plaisir d'être écouté ! Sculpteurs et architectes furent convoqués. On mit leurs expériences respectives à contribution. Athéna méritait quelque chose de très grand, en marbre du mont Pentélique, le plus pur, le plus éblouissant, digne de la grande déesse vierge : un « Parthénon » long de 100 pieds : « Hécatonpédon. Le travail serait colossal, demanderait du temps, des techniques révolutionnaires, des ouvriers qualifiés en grand nombre, un outillage à inventer.

- Faites ! leur dit Pisistrate, puisque Léoclès a obtenu les fonds.

Avec des observateurs j'ai pris le bateau pour Ephèse car le bruit avait couru que cette ville ionienne poursuivait la construction d'un temple en marbre dédié à sa déesse protectrice « Artémis », sœur d'Apollon, vierge elle aussi. Par la

suite, j'ai invité des architectes athéniens à s'y rendre, y relever des plans. Ils prirent les mesures, comptèrent les colonnes, notèrent force détails à exploiter à leur tour ou à modifier selon les nécessités de l'Acropole et de son orientation.

Ils établirent un projet que Pisistrate agréa. Très vite on prépara le soubassement lequel devait être parfait comme soutien d'un gros édifice destiné à durer dans les siècles. Cependant Pisistrate refusa que les chapiteaux soient de l'ordre ionique, comme à Ephèse, avec leurs cornes de béliers. Les chapiteaux devaient être typiques pour Athènes et de ce fait on adopta la coupe d'un cône inversé surmonté d'un tailloir carré : l'ordre dorique.

Un matin, Hipparque, fils aîné de Pisistrate, saisit le bras de son père :

- Père, ne crois-tu pas que tu te dépenses beaucoup?

- Ah oui ! Solon m'avait déjà dit ça, que j'en faisais « Un peu trop » ! Moi qui prépare un avenir pour ton frère et toi ?

- Mais nous sommes assez grands...

- C'est vrai, vous êtes grands et forts. Un cheval est grand et fort lui aussi. Il y a du « cheval » dans vos noms : Hipp-arque, Hipp-ias, parce qu'à votre naissance on a pensé à votre grand-père Hippocrate. Ensuite parce que mon ami Léoclès vous a connus tout jeunes et se passionnait pour les chevaux. Je voulais qu'il s'occupe de vous deux et vous transmette sa science. Et tu t'imagines que les Athéniens prendront cela seul comme garantie d'être bien gouvernés ? Je crois que tu rêves, mon fils ! Il serait temps d'être sérieux...

- Le petit peuple ne va pas se nourrir avec un temple !

- Erreur, mon fils ! Le petit peuple a trouvé ainsi du travail, est largement payé selon ses compétences, ses efforts. Tous ces travaux ont été acceptés par la Boulè dans laquelle on rencontre des gens de tous les partis. Si je désire ces travaux ce

n'est pas fantaisie de ma part. Autant que le vieux Mégaclys, je suis capable de faire des calculs, non dans mon intérêt comme lui les fait, mais pour la gloire et la domination de notre ville dans le monde grec. En place de critiques, tu devrais mieux mesurer les conséquences de mes entreprises. Solon n'avait pensé qu'à des lois utiles et justes. Je veux les dépasser. Je veux qu'Athènes soit plus qu'Athènes : un lieu incontournable, un lieu où tous les arts trouveront leurs modèles dans une démocratie florissante. C'est à cela que tu devrais m'aider ! Tu dois en persuader aussi ton frère qui passe trop de temps à s'amuser avec vos copains. Sans arrêt vous entassez fêtes sur fêtes et la chose commence à irriter. Je suis las de votre fainéantise, et je vais y mettre bon ordre. Si j'en fais trop, après tout c'est mon affaire. Le peuple est avec moi comme je suis avec lui. Allez, va ! Et garde tes remarques pour toi !

Il est vrai ! Pisistrate en faisait beaucoup. Pour lui, pas assez ! Puisque l'argent était là, il envisagea même de faire construire encore d'autres temples. Celui d'Athéna était en route, les autres dieux en seraient jaloux. Alors on devrait leur dédicacer leur temple à eux : ce serait un « Olympiéion ». Devant la Boulè il me fallut encore me dépenser en arguments. Réussite ! La Boulè fut enthousiaste et d'autres travaux furent lancés à l'est de l'Acropole, en pleine ville. Athènes deviendrait la ville des dieux grecs. Ils descendraient de leur Olympe et auraient demeure chez les Athéniens pour y goûter des plaisirs infiniment plus doux que leur nectar. Ils se régameraient d'olives et de figues !

Pas seulement les dieux. L'ancien temple de Thésée, non loin de l'Agora, en bois vermoulu, on devrait le remplacer par un autre digne du héros légendaire. Il avait délivré Athènes de la domination crétoise. On lui devait bien ça ! Certes, après sa victoire contre le Minotaure, il avait trahi l'amour d'Ariane. Sans elle lui et ses copains seraient tous perdus ou morts dans le Labyrinthe, mais la liberté d'Athènes valait tout et chez les Athéniens une reconnaissance décidément éternelle.

Dans les campagnes, plaine et montagne, Pisistrate partit à la fois pour voir les progrès de l'agriculture et en profiter pour serrer des mains, demander la réfection des habitations. Quand on se plaignait à lui du manque d'argent il ouvrait sa bourse encourageant des travaux utiles. Les hameaux des dèmes étaient eux aussi objets de sa vigilance. Avec ces aides, les habitants travailleraient, auraient soin de leur vie quotidienne, resteraient chez eux au lieu de traîner dans Athènes à ne rien faire et à s'agiter. Ceux des montagnes feraient beaucoup d'élevage, récolteraient du miel, creuseraient dans les mines, achèteraient de la poterie faite en ville, seraient agriculteurs mais participeraient au commerce, aux marchés. Ceux des plaines ne devaient plus vendre que des fleurs, comme Phylé naguère, mais des céréales, des légumes, bref une nourriture locale, fraîche et non plus importée.

Dans chaque dème, je l'ai accompagné afin d'y organiser le principe des élections : choisir et non plus tirer au sort les « démarques ». A eux de s'occuper des écoles, des jeunes éphèbes en âge de faire leur service militaire, de rendre justice, d'apaiser les conflits pour alléger les tribunaux de la ville.

- Crois-tu, lui dis-je un jour, que cette entreprise... ?
- Mon bon Léoclès, « cette entreprise », comme tu dis, aura son avenir.

Cette extension aux problèmes financiers des campagnes demandait aussi de l'argent. Malgré force regrets, Pisistrate se vit contraint d'avoir à proposer à la Boulè la création d'un impôt pour la première fois dans l'Attique. Afin d'éviter de nouveaux affrontements dans la population, tous partis confondus, la Boulè exigea qu'un seul dixième des revenus fût voté avec la promesse de faire une analyse complète des moyens de chacun. Une « dîme » suffisait en comparaison des grosses injustices qui avaient régné avant Solon, lequel avait supprimé le « fardeau » que l'on sait et dont on se souvenait encore. Vu

son aspect modique, tout compte fait, le peuple accepta cette « dîme », même en campagne, sans trop rechigner.

Ah oui, je m'en souviens ! Au cours d'un de ses déplacements dans les montagnes, Pisistrate admira le courage et l'abnégation d'un paysan qui transpirait fort dans un champ en pente où abondaient plus les pierres que les récoltes. J'en étais presque gêné devant tant de misère.

- Tu es un homme exemplaire ! lui dit Pisistrate. Si tout le monde en faisait autant que toi, toute l'Attique serait riche ! Bravo l'ami ! Je te félicite. Ta famille doit sûrement s'en porter du mieux possible. Viens-tu souvent en ville pour vendre au marché de l'Agora ?

L'homme, venant rarement à Athènes, n'avait pas reconnu Pisistrate.

- Tu vois, répondit-il, dans quelle terre je m'épuise ! Bien sûr je récolte un peu, tout juste le maigre nécessaire pour faire manger femme et gamins, les habiller de fripes. Tu les vois, là, pieds nus. Parfois notre pauvreté me fait pleurer. Jamais une friandise, du petit gibier quand j'en trouve, du pain de temps en temps. Je prie Dèméter, mais sa protection je l'attends chaque jour ! Et avec mon travail de pauvre paysan et la terre que tu vois, il faut encore que je paie dix pour cent de mes « rien du tout » à ce Pisistrate de malheur !

A ces mots, je ne pus m'empêcher de crier au paysan :

- Oh là, bonhomme ! C'est le nom de Pisistrate que tu insultes !

- Oui, et tant mieux par Zeus, car j'en ai trop sur le cœur...

- Pas autant que moi ! rétorqua Pisistrate très ému par la vaillance de ce citoyen si méritant. A compter de ce jour, écoute-moi bien, je suis Pisistrate et je donnerai l'ordre que tu n'aies plus à payer la moindre dîme, toi, ta famille et tes descendants. Sache que Pisistrate sait entendre et récompenser le courage.

Soudain l'homme mit un genou en terre et voulut baiser la main de Pisistrate. Celui-ci le releva aussitôt :

- Va ! lui dit-il. Toi au moins tu es homme digne de ce nom ! On m'appelle tyran ici ou là? Mais je ne suis que moi ! Gagne ta vie et celle des tiens. Je te retrouverai au marché.

XV

Le bruit de cette affaire se répandit vite dans Athènes, car dans chaque rue et avec tous les citoyens rencontrés je parlais de cette affaire qui contribuait à renforcer la réputation de mon si cher ami Pisistrate. Il en devenait ainsi l'homme le plus généreux jamais apparu en Attique. Les gens ne discutaient pas mes arguments. Dès lors la terre de ce paysan pauvre fut appelée « Le champ sans impôts ».

Pisistrate plus célèbre et respecté, on aima le voir aller et venir au milieu des travaux qu'il avait fait entreprendre, théâtre et temples, élargissements des rues, installations de places pour aérer la ville.

Un jour, alors qu'il montait vers l'Acropole pour suivre l'édification de « son » Parthénon, devant lui un vieil homme s'arrêtait à chaque marche pour récupérer son souffle.

- Tu viens donner un coup de main ? lui dit Pisistrate, sourire en coin.

- Ne te moque pas ! dit l'autre avec un accent ionien très marqué.

- Je vois, dit Pisistrate, tu arrives d'Ephèse, car on vient voir les travaux d'Athènes d'un peu partout et même d'Ephèse, justement, où se trouve le magnifique temple d'Artémis que mes architectes ont étudié. Si tu en viens, c'est par curiosité ou pour critiquer ? Et comment te nomme-t-on ?

- Thalès. Je ne suis pas d'Ephèse mais de Milet. Oui, j'ai entendu qu'un certain Pisistrate refonde toute sa ville, faisant construire sans arrêt. On ne trouve ici que des chantiers

énormes. On ne peut plus marcher sans avoir à enjamber des matériaux, des pierres, du ciment, des outils qui traînent...

- Pisistrate ? C'est moi ! Quel plaisir de rencontrer un tel savant ! J'espère que tu vas vérifier les plans et projets de mes architectes puisqu'on m'a dit ta science en géométrie. Tu aurais proposé et résolu un théorème, prédit l'éclipse totale de soleil que j'ai vue quand j'avais quinze ans... Je me rappelle ma mère hurlant de peur. Soudain il avait fait très froid. Peu à peu la lumière est enfin revenue et nous ne comprenions pas. Tu es aussi astronome, dit-on ?

- Oui, enfin, je m'efforce de l'être, sans prétention. Je pense, non j'en suis sûr : le soleil est un astre, pas un dieu. Voir en lui un Apollon sur son char tournant autour de la terre m'amuse beaucoup. Je suppose, et je ne suis pas le seul, que la terre est aussi ronde que la lune. D'autres le prouveront après moi. Beaucoup ne me croient pas. Je fais foi en l'avenir de la science...

- Thalès, prends mon bras, que je t'aide à monter voir s'élever les premières colonnes de « mon » Parthénon.

- « Parthénon » ? reprit Thalès.

- Parce qu'Athéna est vierge, « Parthénos », tu sais bien !

- Ah oui ! J'aurais dû y songer. Tu vois, mes facultés baissent !

- Thalès, dès que nous redescendrons de l'Acropole, je t'invite chez moi afin que ton grand âge y trouve le vivre et le couvert. Mes quatre fils, surtout les deux aînés, profiteront de ta sagesse. Tu leur donneras une solide méthode de réflexion afin qu'ils aient un avenir brillant. Je les veux meilleurs que moi !

- Seront-ils vraiment meilleurs et plus sages quand je leur aurai récité des fables d'Esopé ? J'ai rencontré ce brave homme à Samos. Des gens ont affirmé qu'il était esclave et bossu de surcroît. Mais non ! Au contraire, grand et maigre ! Il est étrange de voir combien l'imagination fait dire de sottises ! As-tu connu Périandre qui gouverna Corinthe ?

- Hélas, non. J'étais trop jeune.

- Il avait discuté avec Solon quand celui-ci revint de ses voyages et ils s'indignaient de la richesse scandaleuse de certains. Sais-tu que Solon s'était arrêté à Lindos, dans l'île de Rhodes ?

- Il nous en avait peut-être parlé. Je ne m'en souviens plus. J'étais gamin !

- Il avait longuement échangé avec Cléobule, le tyran. Tous deux étaient tombés d'accord pour affirmer que « la mesure est la meilleure des choses ». Cette idée a dû inspirer ceux qui ont écrit sur le temple de Delphes : « Rien de trop ». Voilà de quoi enseigner à tes fils ! Quant à moi, je te recommande d'en parler à Thespis. Il devrait composer des tragédies à ce sujet. Ces pièces montreraient au peuple que la démesure conduit toujours à la catastrophe pour le personnage principal et sa famille. Agamemnon, sa femme, Œdipe, Ménélas, tous ont payé cher cette démesure, cette « ybris » abominable !

- Ah Solon ! Et maintenant Thalès ! Votre sagesse m'inspire désormais ! Que n'ai-je connu de près Bias, Pittakos, Chilon de Lacédémone ! Dans l'avenir je voudrais passer pour le huitième sage, être un père comblé.

- Sois père de la vraie démocratie. Ce titre sera autant de gagné !

- Mais... je m'y emploie autant que je peux !

Chez Pisistrate, j'ai eu l'immense bonheur de rencontrer Thalès. Je passe sur les merveilleux moments à parler de tout et de rien, mais surtout de science et de religion sur laquelle il émettait force doutes. Cependant il restait prudent au milieu de gens très superstitieux. Chez Pisistrate il pouvait parler. Il repartit pour Milet finir ses vieux jours. Pisistrate fut marqué au plus profond du cœur par ce savant de haute culture. Il espéra que ses fils en auraient tiré l'amour de la sagesse pour inspirer les Athéniens après lui.

En attendant, parfaire les idées de Solon, surtout le pouvoir du peuple entier. Dans cette Athènes qu'il voulait vraiment nouvelle, la tâche était rude. Nous en avons longuement débattu lui et moi et j'avoue que souvent nous n'avions pas le même avis. Ce « pouvoir du peuple », j'avoue que je n'y croyais guère. Je connaissais mes Athéniens, toujours à ergoter, à chicaner, plus procéduriers et contestataires que tous les autres Grecs.

Pour commencer, il voulait réviser le concept de l'Archontat. Les neuf Archontes ne devaient plus être pris uniquement chez les plus riches mais résulter d'une élection dans chaque dème puis, de nouveau, élus parmi les membres de la Boulè. Ils auraient le pouvoir pour une seule année en place des dix ans du temps de Dracon. Ainsi chaque citoyen aurait sa chance d'être archonte. Parmi eux, l'Eponyme serait tiré au sort. Le Polémarque, quant à lui, serait élu par la Boulè en vertu de capacités reconnues pour gérer les affaires militaires. L'Archonte-Roi devrait avoir des connaissances parfaites dans le domaine de la religion et des lois puisqu'il aurait à organiser les fêtes des divers dieux, à présider au besoin un tribunal dans les affaires délicates et les accusations graves de meurtre ou de trahison. Pour les accusations d'impiété, le tribunal de l'Aréopage, composé d'anciens archontes, garderait le privilège de les juger. Les Aréopagites, seuls anciens Archontes, étaient déjà nommés à vie. Dans leur statut, Pisistrate n'exigea aucune modification.

En vue de la puissance d'Athènes, j'ai insisté sur la formation militaire de tous les garçons nés de citoyens légitimes, autant pères que mères. Les démarques eurent ainsi la charge de la « dokimasie », sorte de conseil de révision. Chaque année, dans chaque dème, des hommes choisiraient des éphèbes bien conformés tant au physique qu'au moral. Ces

jeunes seraient examinés nus. Ils devraient montrer leur capacité notoire de marcher droit, être présentés par leurs parents comme bien élevés, polis, respectueux des anciens et des coutumes attiques. En outre savoir les noms des dieux officiels, connaître leurs attributions, leur histoire dans la mythologie, les dates de leurs fêtes respectives, les prières à leur adresser, les divers lieux de Grèce où ils étaient particulièrement honorés. De même ils devraient au moins savoir lire les inscriptions et textes de lois.

A l'issue de la dokimasie, ils seraient déclarés ou non « kalos kagathos », autrement dit « beau et bon ». Reçu à cet examen, un éphèbe devrait acquérir la solide formation militaire exigée puis recevoir ses armes d'hoplite avant de pouvoir se présenter soit à une élection soit à un tirage au sort en vue d'une magistrature ou d'une « stratégie ». Cette dernière responsabilité consistait déjà à commander un corps d'armée. Au nombre de douze, les stratèges seraient élus par leurs égaux au vu de leur courage et de leurs talents.

Bien que très attaché à la démocratie, Pisistrate ne pensait pas changer la structure fondamentale d'une société de classe. Elles étaient au nombre de quatre : les « riches », les « chevaliers », ceux ayant les moyens d'entretenir un cheval, les « zeugites » pouvant posséder un attelage de bêtes de somme, enfin les « thètes », soit les plus pauvres. Sans pouvoir accéder aux plus hautes magistratures, ces derniers eurent cependant le droit de participer aux assemblées et de siéger dans les tribunaux ordinaires. Ce classement avait été voulu par Solon et ne fut plus objet de contestation. En effet, aux yeux du peuple, le milieu de naissance de chaque individu résultait de la volonté du destin, donc des dieux. On ne pouvait changer de classe qu'à la condition de s'être assez enrichi. Cependant si on n'avait plus le moyen d'entretenir un cheval, on entrait chez les zeugites, voire chez les thètes ! Démocratie ? Certes, mais toute relative aux moyens financiers.

Les étrangers vivant à Athènes sont appelés « métèques », soit « qui ont un domicile parmi nous ». Pisistrate n'y changea rien. Il était natif et citoyen d'Athènes mais ne voulait pas en bouleverser les fondements traditionnels. Une révolution radicale ne répond pas au « Rien de trop ».

Comme certains citoyens s'étaient plaints à lui disant que des métèques s'enrichissaient au détriment des Athéniens, qu'ils n'étaient pas grecs, pour quelques-uns d'entre eux, et que la chose les insupportait, il répondit :

- La richesse n'est pas celle d'une terre ou d'une cité. Elle est le fruit du travail. Etre citoyen d'Athènes est un privilège pour le droit à la gestion des affaires publiques, de la justice, de la politique et si on en parle parfaitement la langue. Si tel métèque commet une faute contre ces principes, il est juste qu'il soit chassé de chez nous. Tant qu'il vit et travaille selon nos lois, il contribue à notre force et à notre gloire. Il paie ses impôts comme nous tous. Voyons en eux une autre forme de notre bien commun. Au lieu de nous en plaindre, gardons précieusement ce qu'ils nous apportent. A nous de travailler plus et mieux encore ! Nous ne leur donnons rien de nous-même. S'il y a parmi eux un architecte de talent, un ouvrier qualifié, un sage et son expérience, nous devons y voir notre richesse, pas seulement la leur ! Vous avez le sens de la justice, de la probité, de la conquête ? Soyons larges et intelligents, sachons profiter du travail d'autrui. Notre exception est là ! Ce ne sont plus des barbares. Ils parlent avec nous sans interprète. Certains viennent de Sicile, d'Italie, d'Eubée ou des îles grecques. La plupart sont commerçants. Leur expérience nous est fort utile. Il y a des savants parmi eux. Ecoutons-les !

La foule accepta ce discours. La popularité de Pisistrate grandissait.

XVI

Solon avait rencontré des tyrans. Il avait reproché à Pisistrate de vouloir en être un dans Athènes. En réalité la situation de Pisistrate n'avait rien de commun avec ces tyrannies qu'on avait eu à subir dans d'autres régions de la Grèce. Il ne cherchait pas le pouvoir « pour le pouvoir ». Il espérait seulement influencer les magistrats et le peuple en leur faisant partager les idées qui lui tenaient à cœur depuis son enfance. Par son éducation en famille et sous l'œil vigilant de Solon, il était devenu sage avant l'âge : être honnête avec soi-même, garder cette mesure qui fait la grandeur de l'homme.

Ses ennemis furent, hélas, nombreux. Lui pensait en philosophe, en homme qui estime que la sagesse, la prudence, la justice et le courage peuvent seuls contribuer à créer une société solide sans privilèges excessifs. Que la douleur entraînée par la misère ne doit plus être subie comme volonté des dieux.

Mais Pisistrate avait aussi et surtout de l'ambition pour Athènes. Avec ses premiers alliés de l'Eubée et de Naxos, il devait amener à lui les Ioniens, les Eoliens, les Thébains. Il savait qu'à Sparte, quartier de Lacédémone où se tient le pouvoir de deux Rois et des Ephores, on avait l'œil sur lui. J'y étais allé et lui en avais parlé. Ces Lacédémoniens n'avaient

pas du tout les mêmes conceptions que cet athénien proche du peuple. Ils ont, aujourd'hui encore, une idée précise qu'ils doivent être les plus forts partout. Leur armée est exceptionnelle. Leurs soldats ne reculent jamais. Un lacédémonien n'obéit à personne d'autre qu'à l'un de ses Rois. Rallier Athènes ? Pas question. Si Pisistrate a des ambitions, Sparte s'y opposera au besoin.

Quelques bruits venant du Péloponnèse à ce sujet, Pisistrate décida de se rendre à Sparte afin d'y rencontrer les dirigeants. Devant Rois et Ephores il s'expliqua sur ses intentions.

- Amis de Lacédémone, je viens à vous parce que courent sur moi des propos que je conteste. En effet, mon ambition se justifie de transformer la Grèce en un empire comme celui des Perses. Or notre Grèce reste impuissante face à cette domination sur les régions de l'Ionie et de l'Eolie. Leurs Satrapes imposent toutes sortes de taxes, parfois y font des expéditions pour y enlever des esclaves, soumettre le peuple grec. De ce fait je ne vois pas en quoi mon projet de lutter contre eux serait contraire à vos intérêts. Sparte doit avoir sa part à l'établissement de cet empire, je veux dire le « nôtre » puisque vous êtes Grecs autant que les Athéniens. Vous parlez le dialecte dorien, nous l'ionien-attique. A quelques mots près, cela n'implique rien qui nous séparerait. Vos institutions sont excellentes, votre génie est partout reconnu. C'est ce qui me fait vous parler avec sincérité. Je vais plus loin : Athènes a besoin de vous ! Pour cet empire, votre pleine participation est

indispensable. J'ose penser que vous ne voyez pas en nous des concurrents, au pire des traîtres ! Au contraire, nous devons travailler ensemble, construire l'unité de la Grèce, force exemplaire pour notre avenir commun ! La Grèce doit tenir en respect tout empire qui n'est pas le sien. Je compte sur la grandeur de Lacédémone pour cette magnifique ambition !

- Ton discours me plaît, dit un des Ephores. Mais qui vois-tu à la tête de cet empire que tu nous fais miroiter ? Toi ? Un Spartiate ? Je veux dire un seul de nos deux Rois ? Un de vos Archontes ou de vos stratèges ?

- Peu importe qui d'un Spartiate ou d'un Athénien. Au moment de sceller une alliance, tous réunis nous discuterons de ce problème. L'unité d'abord. Et rien ne nous empêchera d'avoir un gouvernement commun. Dans votre cité gouvernent deux Rois, nous avons neuf Archontes. A notre tête, un de vos Rois et un Archonte, par exemple notre Archonte-Polémarque. Les deux prendront en charge le commandement de nos armées et de nos flottes. Toutes les décisions seront prises par nos peuples enfin réunis !

- Certes, dit un autre Ephore, mais vos alliés actuels, Naxos ou les Eubéens, ne nous aiment pas ! Dans ce cas ils n'accepteront aucun de nos ordres, outre que nos deux Rois doivent être toujours en accord total entre eux pour telle ou telle opération... Alors ?

- Si l'unité de l'empire grec est en jeu, répondit Pisistrate, le problème ne se posera jamais. Nos alliés se joindront tous à

l'alliance Athènes-Sparte contre les Perses de Darius. Ils y verront leurs intérêts. C'est inévitable !

Parmi les Lacédémoniens, Pisistrate sentit quelques réticences. Les deux Rois et les cinq Ephores demandèrent du temps : ils devaient consulter le peuple, la Pythie. Des délégués apporteraient la réponse aux Athéniens en temps voulu. Un Ephore ajouta qu'avant de se lancer dans une action, il faudrait connaître la position de la lune...

Sur ce dernier argument, Pisistrate resta silencieux. Pendant son retour à Athènes il songea que les Lacédémoniens n'envisageaient aucune unification des populations grecques, de la mer ou du continent. Ils resteraient confinés dans leur Péloponnèse avec leurs lois strictes adaptées à eux seuls. La célébrité de Pisistrate leur faisait peur. Depuis les nombreuses réformes entreprises, les Athéniens paraissaient, peut-être, de plus en plus dangereux, prétentieux, égoïstes. Leur démocratie n'était pas celle de Lycurgue à Lacédémone. Là-bas, les lois étaient d'une sévérité draconienne, leur système d'éducation primitif, voire sauvage, leurs femmes totalement libres, chose que l'Athénienne moyenne n'osait même pas rêver ! Il faudrait qu'Athènes se résolve à organiser seule son projet de thalassocratie et d'empire grec en Méditerranée.

Devant l'assemblée du peuple, Pisistrate rendit compte de son voyage.

- Sparte ne dit ni oui ni non à l'unité du peuple grec. Si nous devions agir en commun, ils attendraient que la lune soit à son meilleur quartier...

L'éclat de rire fut général.

- Calmons-nous, ajouta Pisistrate. La tâche nous revient. Que nombre d'entre nous partent en Ionie, en Eolie, en Béotie, dans toutes les îles de notre mer. Nous devons nous rassembler autour d'Athéna-Promachos dont vous achevez le temple actuellement. Faisons-lui les sacrifices qu'elle aime. Elle nous inspirera. Vous devez persuader les habitants de toutes les îles afin qu'une force commune soit capable de lutter contre les gouverneurs de Darius et leurs exactions. Je souhaite que des jeunes d'entre nous s'en chargent. Moi je commence à être trop vieux pour ce genre de voyage. A nos jeunes de tenir des discours qui s'adressent à d'autres jeunes car c'est avec eux que l'avenir se construira, que notre thalassocratie sera vivante, efficace. Citoyens, envoyez tous ceux que vous estimez les plus habiles, les plus convaincants. Allez jusqu'à Samothrace, à Byzance, dans les détroits, risquez-vous même sur les terres occupées par les Perses. Nous devons aboutir et nous aboutirons pour la victoire et la gloire qui en découle.

Un habitant d'Acharnes accusa Pisistrate devant l'Aréopage: « Oui, il veut ainsi assurer sa tyrannie, jeter des citoyens dans des tempêtes, sur des navires peu sûrs. Cette expédition fera des morts, irritera Poséïdon, nourrira Amphitrite, déesse de la mer Egée, et n'aura aucun résultat escompté... »

L'Aréopage fit chercher Pisistrate afin qu'il présentât sa défense.

Sans se presser, avec sa démarche assurée, Pisistrate arriva. Soudain pris de peur, l'accusateur s'enfuit. Dans les rires, l'Aréopage annula la procédure.

- Apparemment, tout le monde me redoute ! s'exclama Pisistrate. On va vraiment croire que je suis un tyran sanguinaire, assoiffé de pouvoir, modèle de cruauté. Vous me connaissez, alors répandez que je suis prêt à m'expliquer sur ma vie parmi vous, sur le bien que je fais pour les malheureux, sur les améliorations d'Athènes, sur la justice et le respect des lois auxquels je veille avec vous. Eh bien, si l'on me critique, je suis prêt à entendre, à me changer, à faire mieux. Mais qu'on me parle en face ! J'ai dit récemment que je me sens vieux. Vous savez que j'ai atteint soixante-dix ans passés. Je n'ai pas à m'en plaindre. Dans toute l'Attique on vient à moi. Jamais je n'ai refusé mon aide. J'ai encouragé des travaux à la gloire de nos dieux, surtout d'Athéna, des œuvres utiles à tout un chacun. J'ai développé le commerce, les beaux-arts, la démocratie, l'artisanat, la thalassocratie. Tyran ? Moi ? Je veux qu'on sache que c'est une plaisanterie car j'aurai tout fait pour éviter ce malheur à notre ville. Je suis élève de Solon et le serai jusqu'à mon dernier souffle. Permettez-moi de me retirer.

Pisistrate continuait d'aller dans tous les dèmes. Il voulait y être accueilli en simple citoyen. Il y surveillait l'éducation, saluait les réussites des agriculteurs. Participant aux délibérations, il donnait son avis, entrait dans les maisons, conseillait les mères de famille, caressait les enfants, les gâtait d'un bonbon parfumé au miel récolté sur le mont Hymette ou d'une jolie pièce frappée de la chouette. Malgré son âge il donnait parfois un coup de main. On le lui refusait mais il insistait, heureux de pouvoir être utile. Comme je l'accompagnais dans ces déplacements, il m'avouait parfois sa fatigue, que ses rhumatismes lui donnaient du souci. Je lui confiais qu'il n'était pas seul puisque lui et moi avions le même âge. Je le suivais avec mes problèmes...

-Oui, disait-il, toi tu te contentes de me suivre et puis tu n'as pas à régler en plus des affaires domestiques. Tu n'as ni femme ni enfants. Et puis mes deux grands, Hipparque et Hippias, ils m'empoisonnent la vie à me seriner que j'en fais trop, que j'y laisserai « ma peau », comme ils disent ! On dirait que Solon a rajeuni, se promène dans les environs et reprend ses sermons de jadis... J'ai posé la question à la Pythie, mais elle me félicite de continuer à me dépenser. Alors que faire, mon tendre ami, que faire ? Et puis la fatigue n'est pas mauvaise conseillère. L'essentiel pour moi est d'achever une belle entreprise. Non ? De leur côté les deux derniers sont très agités. Timonassa n'en vient pas à bout ! Il y a des moments où je suis obligé de crier. Les leçons de Télémaque n'ont aucun impact sur la conduite d'Iophon. Hégésistratos est un peu plus sage. Un peu plus, seulement !

-Il est vrai qu'être père n'est pas de tout repos. Mais au moins tu peux te réclamer d'avoir des descendants. Moi, rien ! Mon nom ne restera que comme celui de compagnon d'un très grand bonhomme. Ce sera ma seule gloire, bref une gloire d'interlocuteur ! Bonheur d'un petit effacé...

-Comment ça ! Ami d'enfance de Pisistrate ? C'est une preuve de célébrité. Car non seulement tu m'as aidé dans les difficultés, protégé de quelques ennemis, souvent conseillé, tu

as supporté mes colères, soutenu mes idées envers et contre tout.

-Il est vrai, mais Léoclès ne sera jamais que Léoclès. Pisistrate ? Le père d'une Athènes modèle de démocratie. Un rêveur de génie !

-Bon, arrête ! Tu vas me faire rougir...

-Tiens, c'est vrai, je ne t'ai jamais vu rougir ! Fais voir ?

Et nous éclatons d'un rire prolongé...

Sous son abondante barbe blanche et malgré ses presque 73 ans, Pisistrate avait une stature qui impressionnait. La fatigue accumulée pendant ses dernières années l'avait légèrement courbé. Il avait gardé l'œil vif, un regard à fendre l'âme. Son expression était restée celle d'un immense orateur trouvant souvent des formules à faire trembler ou fuir ses adversaires. Même en sa dernière année il garda une démarche franche et autoritaire, sans canne et bon pied. On s'écartait à son passage, ou l'on se précipitait pour lui baiser la main s'il avait défendu un brave homme, sauvé une femme de l'insulte, caressé la joue d'un tout petit, donné de l'argent à un malheureux. Partout on répétait que vivre au temps de Pisistrate c'était « vivre comme au temps de Kronos ! »

De plus en plus il resta chez lui, très entouré d'amis venus de toute la Grèce.

A gérer cette maison pleine de gens, Timonassa lui manifestait de l'agacement. Pisistrate le lui reprochait, toujours avec tendresse.

Souvent il envoya Hipparque, son aîné, le remplacer dans une inspection de travaux à l'Olympiéion, au Théséion, au théâtre.

Cependant, je sus qu'un matin entra chez Pisistrate un jeune garçon apportant une terrine de gibier et un petit panier rempli de figues.

- Merci, mon grand, dit Timonassa. Tu viens voir Pisistrate ?

- Oui. J'aimerais bien. Et puis j'ai des choses à lui dire...

- Tu ne resteras pas longtemps, car il a besoin de dormir...

- Entre ! cria Pisistrate depuis sa chambre. Allez, prends ce tabouret et raconte-moi ce qui te fait venir. Et puis quel est ton nom ?

- On m'appelle Clithènes, petit-fils de Mégaclos. J'ai quinze ans.

- Ah oui, Mégaclos... J'ai bien connu ton grand père. Alors, qu'as-tu à me dire ? J'aime les jeunes qui ont des idées.

- Souvent j'entends mon père dire que Pisistrate n'en fait pas assez pour le menu peuple et qu'il n'y a pas de vraie démocratie dans Athènes...

- Tu es fort jeune pour me dire tout ça !

- Peut-être, mais j'ai des projets...

- Bravo, mon petit ! Tu me fais repenser à ma jeunesse quand je tenais les mêmes propos au vieux Solon. Longtemps après il me reprocha d'en faire trop ! Pas assez ? Trop ? Mais quels sont « tes projets », comme tu dis ?

- Nombreux ! D'abord diviser l'Attique en dix tribus au lieu de quatre, comme ça il y aurait plus de peuple dans la Boulè. L'Aréopage n'a pas assez de pouvoir politique. Il ne s'occupe que d'affaires sensibles, ne propose pas de bonnes lois. Les dèmes ne sont pas efficaces, trop peu représentés. Ensuite il faudrait modifier...

- Je vois, répondit Pisistrate, que j'ai en toi un digne successeur ! Ce que tu viens de me dire me plaît beaucoup. Il va falloir que j'y songe. Grandis, mon petit, deviens chef du parti populaire comme je le fus et tu feras passer tes réformes

que j'estime justes et de bon sens. Mais hélas, tu vois ma vieillesse, tu me vois souffrant. Je ne peux guère t'en dire plus. Allez, va ! A toi de faire bientôt triompher tes idées. Je n'ai pu aller aussi loin ! Je vais continuer de me reposer car je suis bien fatigué mais je te confirme mon soutien. Ton avenir est brillant et la Grèce en sera fière. Encore merci pour ton cadeau. Oui, va, mon garçon, et qu'Athéna te protège. Je la prierai pour toi chaque jour !

Un mois passa. Pisistrate perdit l'appétit, souffrit soudain de douleurs intenses et fut obligé de garder le lit. Par moments il vomissait du sang. Des médecins lui donnèrent des potions, lui répétèrent que sa santé bien connue lui reviendrait en peu de temps. Pisistrate en douta. Il avait le sentiment d'avoir enfin répondu à ses désirs, à ses rêves d'enfance quand il vivait sous l'œil vigilant de Solon.

Les médecins glissèrent à l'oreille de Timonassa que la fin était proche et qu'il faudrait bien s'y résoudre.

Un matin, pris d'étouffements, il dit à Timonassa :

-Prends bien soin des enfants, ils sont si maladroits !

Et il s'éteignit dans les bras de son épouse.

Pendant son enterrement au Céramique, la foule cria son nom.

Par ce récit, j'ai voulu rendre hommage à mon vieil ami d'enfance, à ce génie d'exception, à celui que, pendant toute ma vie, j'ai considéré comme un des plus grands que notre Grèce ait fait naître. On l'accusa parfois de tyrannie. Je suis témoin que jamais il ne rêva autre chose que la gloire de sa ville, le bonheur des plus faibles, la grandeur d'Athènes.

